



Cahiers d'Asie centrale

10 | 2002

Karakalpaks et autres gens de l'Aral : entre rivages et déserts

Parcours ethnographiques dans l'histoire des deltas

Svetlana Jacquesson



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/657>

ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2002

Pagination : 51-92

ISBN : 2-7449-0191-1

ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Svetlana Jacquesson, « Parcours ethnographiques dans l'histoire des deltas », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 10 | 2002, mis en ligne le 28 août 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/657>

Parcours ethnographiques dans l'histoire des deltas

Svetlana Jacquesson

I. Introduction

Il sera question dans cet article tout d'abord de l'histoire des Karakalpaks. En nous servant tantôt des sources écrites tantôt des traditions orales nous essaierons de retracer leur histoire depuis le début du XVI^e siècle. Deux questions retiendront notre attention plus particulièrement : l'économie traditionnelle des Karakalpaks et leur dépendance des rivages ; puis leur insertion dans le milieu multiethnique du delta de l'Amou Darya. Nous aborderons les Karakalpaks d'aujourd'hui par la description de leur structure tribale et des raisons qui sont à l'origine du remplacement du système lignager segmentaire par un système à clans en soulignant le rôle de la gestion traditionnelle du réseau d'irrigation, puis de la soviétisation dans ce processus. L'attachement à l'identité tribale et le traditionalisme des alliances matrimoniales nous fourniront des exemples des forces cohésives en action chez les Karakalpaks de nos jours. Enfin, la dégradation de la situation écologique a fortement influencé le delta de l'Amou Darya : elle est à l'origine d'une nouvelle homogénéité ethnique, qui a suivi le départ des Russes et des Européens, mais aussi à un nouveau nationalisme karakalpak marqué par un fort sentiment de sinistrose.

1.1. Histoire écrite

L'ethnonyme "karakalpak" est attesté pour la première fois dans une charte de 1598, émise par Abdullah, khan de Boukhara (1583-1598)¹. Il y est question de la tombe de Ziyaeddin, dans les environs de la ville de Sygnaq, et des Karakalpaks y sont mentionnés parmi les peuples qui demeurent dans la région du moyen Syr Darya². Un peu plus tard, dans le premier quart du XVII^e siècle, leur nom apparaît aussi dans des documents russes, notamment

dans les traductions des comptes rendus des marchands de Boukhara et de Khiva sur les peuples qui habitent près de la route caravanière d'Ourgentch : des groupes karakalpaks sont situés à cette occasion dans les deltas de l'Oural et de l'Emba³. Par la suite, au XVII^e et au début du XVIII^e siècle, le nom des Karakalpaks se rencontre dans les chroniques dans deux contextes : soit ils participent à des soulèvements contre les potentats locaux ; soit ils fournissent des unités guerrières sollicitées tantôt du côté de Boukhara tantôt du côté de Khiva. Les terres des Karakalpaks sont indiquées une première fois, de façon très approximative, sur une carte de la Sibérie, commandée par Pierre I^{er} et publiée à Tobolsk en 1701⁴. À cette époque les chroniqueurs d'Asie centrale situent les Karakalpaks sur le moyen Syr Darya. Ceux des Karakalpaks qui habitent alors dans les régions de l'Oural et de l'Emba ne sont connus que des Russes.

1.2. Histoire orale

Les traditions orales reconstituent, en partie, l'histoire des Karakalpaks avant le XVI^e siècle. Elles sont de deux types : les unes racontent une migration de groupes karakalpaks depuis la Crimée, via les régions des fleuves Volga et Oural jusqu'au Syr Darya ; selon les autres, certains groupes karakalpaks viennent dans le Khorezm depuis le pays de Žijdeli Bajsun, dans le Boukhara oriental d'autrefois, au sud de l'Ouzbékistan de nos jours. Citons en une qui a été notée en 1946 : « Les Karakalpaks, même avant le Turkestan⁵, habitaient ici, au Khorezm. Ensuite, ces terres ont été conquises par Genghis et les Karakalpaks ont dû les abandonner. Ils partirent alors en Crimée. Ils y restèrent environs 200 ans, puis ils se déplacèrent vers le Žaņa Darya⁶, pas en une seule fois, ils y arrivèrent groupe par groupe... Depuis le Žaņa Darya ils se dirigèrent vers le Turkestan. Là, ils apprirent qu'il n'y avait plus de Kalmouks dans le Khorezm. Ils décidèrent alors de retrouver leurs terres d'antan et ils arrivèrent à nouveau dans le Khorezm... »⁷.

Ces traditions orales font écho à des événements historiques très importants aussi bien pour l'histoire des Karakalpaks que pour l'histoire de leurs voisins kazaks et ouzbeks. Le commencement est la conquête mongole puisque la mémoire collective va rarement au-delà de cette dernière. Des confédérations tribales qui remplacent l'empire de Genghis en Asie centrale les Karakalpaks ne gardent que les noms de quelques genghisides. Mais les khanats qui leur succèdent – le khanat noğaj (fin du XIV^e siècle-fin du XVI^e siècle) et le khanat ouzbek (XV^e siècle) – laisseront des traces dans leurs traditions orales non seulement par les noms des khans, mais aussi par l'apparition d'un espace géographique parsemé de repères. La Crimée, les régions de la Volga et du Žajyq (l'Oural) et les noms de Žanybek, Orusbij et Ormambetbij⁸ montrent que certains groupes karakalpaks ont été incorporés pendant un temps au khanat noğaj et qu'ils sont arrivés dans la région de la mer d'Aral vers la fin du XVI^e siècle lorsque ce khanat se dissout sous la pression des Russes. Quant au khanat ouzbek, il connaît sa plus grande

gloire sous le genghiside Abû al-Khayr (1428-1468). Mais c'est sous ce même Abû al-Khayr qu'une partie des tribus connues jusqu'alors sous le nom d'Ouzbeks [Özbek] rejoint deux autres sultans genghisides – Žanybek et Girej – qui, au milieu du XV^e siècle, vont fonder à leur tour un khanat au centre du Kazakhstan actuel. Les tribus qui se désistèrent auprès d'Abû al-Khayr s'appellent désormais Kazaks [Qazaq] et ils sont les ancêtres des Kazaks d'aujourd'hui. Ceux qui restent fidèles à Abû al-Khayr suivront un demi siècle plus tard un de ses petits-fils, Muḥammad Shaybânî (1500-1510), qui part à la conquête de la Transoxiane, et ils deviendront les ancêtres d'une partie des Ouzbeks de nos jours. Les Karakalpaks qui se rappellent être venus au nord du Khorezm depuis l'endroit dit Žijdeli Bajsun auraient été plus proches des Ouzbeks et amenés au sud de l'Ouzbékistan lors des conquêtes de Shaybânî.

Les deux types de traditions orales appartiennent, comme nous l'avons précisé, à des groupes différents de Karakalpaks. En fait, les clans et tribus karakalpaks s'organisent en deux grands ensembles : Qoňyrat et On tört uruw. Ce sont les On tört uruw qui se rappellent être venus de l'ouest, de la Crimée, tandis que les Qoňyrat sont davantage liés à l'endroit dit Žijdeli Bajsun, au sud de l'Ouzbékistan.

II. Les Karakalpaks sur le Syr Darya

Au XVII^e siècle, la majorité des Karakalpaks demeure sur le moyen et le bas Syr Darya aux alentours des anciens centres citadins comme Sygnaq et Turkestan. Ils semblent divisés à cette époque en deux groupes territoriaux : les Karakalpaks du bas Syr Darya, dits “du bas”, qui sont soumis aux Kazaks et les Karakalpaks du moyen Syr Darya, dits “du haut”, qui sont contrôlés plutôt par le khanat de Boukhara.

II.1. *Karakalpaks et Kazaks*

La région du bas Syr Darya fait partie alors des territoires de la Centaine mineure⁹. D'après les traditions, jusqu'au règne de Tewke (mort en 1715) la Centaine mineure était constituée d'une association des tribus dites Alšyn. C'est Tewke qui détacha sept tribus de la Centaine moyenne et les rattacha à la Centaine mineure. Dès lors, cette dernière se divisa en Alšyn et Žeti ruw “Sept tribus”. Vers le milieu du XVIII^e siècle, les Alšyn se segmentèrent en deux parties : les Bajuly et les Älimuly¹⁰. Les Älimuly, certaines tribus des Žeti ruw comme Tilew, Ramazan et Kerejit côtoyaient les Karakalpaks sur le Syr Darya et cette cohabitation, avec des hauts et des bas, a continué jusqu'à nos jours¹¹.

L'emprise kazake sur les Karakalpaks s'exerce de trois façons : 1) les Karakalpaks sont gouvernés par des sultans kazaks d'ascendance genghiside ; 2) ils paient des impôts aux khans kazaks et, fait très important, ils paient des impôts en céréales ; 3) ils lèvent une taxe sur les caravanes commerciales au profit des Kazaks.

Les Kazaks de la Centaine mineure ont leurs hivernages sur les rives de la mer d'Aral et dans le delta du Syr Darya tandis qu'en été, ils remontent vers le NO, vers les vallées du Turgaj, de l'Irghiz, de l'Emba et de l'Oural. Ils élèvent des moutons, des chevaux et des chameaux et effectuent à cette époque des parcours de transhumance parmi les plus longs en Asie centrale. Leur symbiose avec les Karakalpaks, majoritairement agriculteurs, ne dure que tant qu'ils ont assez de pâturages.

II.2. La vie économique du delta

Le bassin du bas Syr Darya acquiert sa forme actuelle vers le XV^e siècle. Quelque part après la ville actuelle de Qyzylorda, le courant du Syr Darya se divisait alors en deux bras principaux : celui du nord gardait le nom du fleuve tandis que celui du sud donnait naissance à son tour à deux bras secondaires : le Quwan Darya et le Žaņa Darya. L'estuaire, formé de nombreux îlots couverts de roseaux, était peu fréquenté par les hommes. Les bandes de terres cultivables sur le cours moyen étaient bornées d'un côté par le fleuve et de l'autre par les sables du Qyzylqum. Lors des grandes crues, le Syr Darya débordait et formait de nombreux étangs infestés de moustiques¹².

Ce sont ces terres ingrates que les Karakalpaks cultivaient au XVII^e siècle. Ils utilisaient d'une part les terres basses, naturellement inondables, sur lesquelles les eaux du fleuve déposaient, en se retirant, une couche fertile de limon. Cette façon de cultiver, ils la partageaient avec d'autres Turks, et même avec leurs voisins – les Kazaks. Mais, fait plus remarquable, ils construisaient aussi des canaux d'irrigation en déviant l'eau du Syr Darya. Certes, la région avait connu d'autres agriculteurs avant les Karakalpaks. Or, au XVII^e siècle, les anciens réseaux d'irrigation ne fonctionnaient plus depuis longtemps et c'étaient les Karakalpaks qui construisaient des digues pour contenir le fleuve et des barrages d'argile et de saxaoul pour dériver l'eau dans des canaux. Ces canaux faisaient parfois 10 km, ils nourrissaient à leur tour des réseaux de canaux secondaires qui amenaient l'eau dans les parcelles cultivées où poussaient le millet, l'orge et le blé.

En même temps qu'ils cultivaient la terre, les Karakalpaks élevaient du bétail. Leurs troupeaux consistaient en bovins. Les chevaux, les moutons et les chameaux y étaient rares. Le bétail paissait en partie dans les roseaux et en partie sur les champs moissonnés. Il passait l'hiver grâce aux fourrages : paille de blé et de millet, tiges de sorgho et de roseaux. Les bœufs étaient utilisés pour labourer les champs et ils étaient attelés dans des charrettes. Dans l'estuaire, les riverains pratiquaient la pêche et échangeaient poissons contre céréales chez leurs congénères agriculteurs. À l'occasion, ils chassaient le loup, le renard et le castor.

Les Karakalpaks étaient donc bien différents de leurs voisins kazaks. Les uns élevaient des moutons, des chevaux et des chameaux, les autres des bovins. Les uns étaient inféodés aux troupeaux, les autres aux lopins de terres fertiles et irrigables. Les uns effectuaient des déplacements pouvant

aller jusqu'à 1 000 km, les autres ne se déplaçaient que sous la menace des eaux du fleuve. Tous vivaient dans des yourtes mais celles des Karakalpaks, qui manquaient de laine puisqu'ils n'élevaient pas de moutons, étaient en grande partie en roseaux. Les uns chargeaient les yourtes sur des chameaux qui traversaient les déserts, les autres sur de hautes charrettes qui circulaient sur les sols détremés du delta. Quelle que soit l'histoire de l'agriculture chez les Kazaks on admet volontiers que dans le bassin du Syr Darya ces derniers doivent beaucoup de leur expérience agricole aux Karakalpaks.

Or, les Karakalpaks étaient également différents des agriculteurs des anciennes oasis d'Asie centrale. Les caprices du fleuve les obligeaient souvent à quitter des terres déjà mises en valeur, soit parce qu'elles étaient asséchées soit parce qu'elles étaient inondées. Cette agriculture mobile n'admettait pas d'habitations fixes. Les récoltes, tantôt abondantes tantôt maigres, ne faisaient qu'accentuer l'importance de l'élevage. Et, fait rare chez les Turks d'Asie centrale, les Karakalpaks développèrent une pêche artisanale qui les aidait à survivre pendant les périodes de pénurie. L'équilibre entre agriculture, élevage et pêche et, plus encore, l'aptitude à substituer l'une à l'autre en fonction des conditions du moment semble être l'un des traits caractéristiques des Karakalpaks tout au long de leur histoire.

II.3. Les incursions djoungares

Vers la fin du XVII^e siècle les steppes d'Asie centrale revivent l'épouvante de l'invasion mongole. Quatre tribus mongoles, connues sous le nom collectif de Djoungars ou Ojrat, essuient un échec dans la lutte pour le pouvoir à laquelle se livrent les héritiers de Genghis, quittent la Mongolie occidentale et s'établissent au sud de l'Altaj, dans le Xinjiang actuel. Les vallées de l'Ili et de l'Irtyš leur ouvrent le chemin vers les steppes d'Asie centrale convoitées pour leurs riches pâturages. Le sud du Kazakstan subit une première razzia dévastatrice en 1681-1684. S'ensuit une accalmie de quelques dizaines d'années puis, en 1723, les Djoungars reprennent leurs incursions vers l'ouest, atteignent le moyen Syr Darya et pillent les villes de Turkestan et de Tachkent. Une partie des Kazaks et les "Karakalpaks du haut" se retrouvent sous la domination djoungare. Les autres se dispersent : les uns s'échappent vers Samarkand, Boukhara ou Khiva et cherchent refuge auprès des Ouzbeks ; d'autres s'enfuient vers l'ouest, jusqu'aux fleuves Emba et Oural. Les charrettes des "Karakalpaks du bas" ne les amènent pas loin : ils quittent les rives du Syr Darya et les systèmes d'irrigation qu'ils y exploitent et s'établissent sur le Quwan Darya, l'un des bras par lequel le fleuve se jetait alors dans la mer d'Aral.

II.4. À la recherche d'une protection

Sous la menace djoungare, les Kazaks de la Centaine mineure et les Karakalpaks réitérèrent leurs intentions de devenir sujets de l'empire russe et s'engagent en revanche à protéger les caravanes qui se dirigent vers les kha-

nats d'Asie centrale. Entre 1722 et 1743 plusieurs envoyés des Kazaks et des Karakalpaks sont reçus par les autorités russes d'Orenbourg qui, à leur tour, répondent par deux ambassades – celle de Tevkelev en 1731/33 et celle de Gladyšev en 1741/43. Un premier décret de 1734, faisant suite à l'ambassade de Tevkelev et signé par l'impératrice Anna, octroie aux Kazaks de la Centaine mineure et aux Karakalpaks la protection de l'empire et le droit de commerce sur son territoire. Ce décret, pour des raisons obscures, n'arrive jamais à sa destination.

En août 1743, des envoyés karakalpaks parviennent à la capitale, à Saint Pétersbourg, obtiennent une audience auprès de l'impératrice Elizabeth et reçoivent un nouveau décret qui les proclame sujets russes. C'est alors que Abû al-Khayr, khan de la Centaine mineure, ennuyé par les liens qui se nouent entre Russes et Karakalpaks, intercepte les envoyés karakalpaks sur leur chemin de retour, s'empare du décret impérial et renvoie le représentant russe en le lui remettant. Pour la deuxième fois en dix ans un décret impérial quitte la capitale russe sans parvenir aux Karakalpaks.

Ces échanges sont à l'origine de multiples rapports de mission dont la plupart contiennent de précieux renseignements sur les Karakalpaks. Ainsi, Dimitrij Gladyšev, lieutenant du régiment de dragons d'Orenbourg, apprend-il, à l'aide d'un truchement, que sur les rives du Quwan Darya et de l'Adam-ata, l'un de ses défluent, habitent des Karakalpaks qui se divisent en "clans" et que chaque clan a un chef appelé *bij*¹³. Il note par la même occasion les noms des "clans" en question : Qytaj, Qonjyrat, Keneges, Manğyt, Qypšaq, Ujšun, Žaby, Qyjat et Mújten¹⁴. Tous ces "clans" existent encore chez les Karakalpaks de nos jours¹⁵.

II.5. Exode des Karakalpaks

Pendant l'hiver de 1743, les Kazaks mettent au pillage les champs karakalpaks sur le Quwan Darya, détruisent leurs canaux d'irrigation et emmènent leur bétail. Le prétexte est que les Karakalpaks, se considérant comme sujets russes, refusent de payer les impôts. La vérité est que les Kazaks de la Centaine mineure sont en manque de pâturages en partie à cause des Russes qui ne les laissent plus traverser la Volga, mais surtout à cause des Djoungars qui contrôlent à cette époque la plus grande partie de la vallée du Syr Darya.

Dès lors, l'administration russe n'entend plus parler de sujets karakalpaks. D'ailleurs, elle ne s'en soucie guère. Pour la Russie les Karakalpaks n'étaient qu'un chaînon dans un jeu politique fort ambitieux : ils ne présentaient de l'intérêt que parce que leurs terres se trouvaient sur les routes caravanières qui liaient la Russie à l'Asie centrale et qui auraient pu la lier un jour à l'Inde.

Les razzias des Kazaks chassent les Karakalpaks du bassin du Quwan Darya : les uns essaient alors de rejoindre les "Karakalpaks du haut" en remontant le Syr Darya, les autres descendent vers le sud et s'approchent du delta de l'Amou Darya. Des familles karakalpakes, parmi les plus démunies, restent sur place et sont prises alors dans les conflits incessants entre Kazaks.

Leur nombre ne fait que diminuer au cours des années. Ainsi, vers le milieu du XVIII^e siècle, le nombre de foyers karakalpaks qui se maintiennent dans la région ne dépasse pas 6 000. En 1762 on ne voit que des campements kazaks sur les anciennes terres karakalpakes du Quwan Darya¹⁶. Les plus pauvres des Kazaks, souvent des Älimuly, héritent les champs et le système d'irrigation aménagé par les Karakalpaks et maintiennent, tant bien que mal, l'agriculture dans la région¹⁷.

Les Karakalpaks "du haut" partagent d'une certaine façon le sort de leurs congénères "du bas". Ils sont exposés aux razzias des Kazaks, cette fois de la Centaine moyenne ou de la Centaine majeure. Sous la pression kazake, ces groupes s'enfoncent de plus en plus vers le sud. Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle des Karakalpaks s'établissent à l'intérieur du khanat de Boukhara : dans les steppes au nord de Nurataw, dans les vallées du Zarafšan, du Qaşqa Darya et du Surxan Darya.

III. Nouvelles colonies karakalpakes

III.1. Sur les rives du Žaņa Darya

Les Karakalpaks qui restent dans la région de la mer d'Aral s'installent sur les rives du Žaņa Darya. Son bassin, mis en culture vers le XI^e siècle, a été abandonné deux siècles plus tard à cause de l'assèchement du défluent. D'après Levšin : « ce bras, comme le confirment les Kirghiz [Kazaks] commence à couler à nouveau entre 1760 et 1770. Se séparant du Quwan Darya, il se dirigeait vers le SO et se jetait dans la mer d'Aral à un endroit qui étaient à six ou sept jours de marche de caravane depuis le delta du Syr Darya. Les Karakalpaks et les Kirghiz [Kazaks] qui nomadisaient alors près de ce bras profitèrent de ce phénomène naturel, aménagèrent des canaux pour dévier l'eau vers leurs champs, et le bras commença à diminuer à nouveau »¹⁸.

Dans cette nouvelle terre d'accueil, les Karakalpaks maintiennent leur économie mixte qui conjugue l'agriculture, l'élevage et la pêche. L'aménagement du bassin prouve que l'irrigation y a été pratiquée à grande échelle¹⁹. Les Karakalpaks gardent des troupeaux de bovins et continuent à habiter dans des yourtes. La pêche est pratiquée par les groupes insulaires. Pour se protéger des agressions kazakes, ils bâtissent des remparts en terre à l'intérieur desquels ils placent leurs yourtes et leur bétail.

III.2. Dans les khanats d'Asie centrale

Les "Karakalpaks du haut" cherchent à s'établir près des cours d'eau qui, d'une certaine façon, ressemblent au Syr Darya. Certains groupes d'ailleurs ne quittent pas les rives de ce fleuve mais le remontent jusqu'à la vallée du Ferghana. Les premiers essais d'agriculture dans cette région se font sur des terres submersibles, nettoyées des roseaux et des broussailles, où les Karakalpaks plantent du millet, du sorgho, du riz, des melons et des pas-

tèques. La récolte est souvent mauvaise et parfois il n'y a pas de quoi récolter. Ils commencent ensuite à assécher les étangs et à y pratiquer une sorte d'hortillonage et, plus tard, à aménager des petits canaux qui amènent l'eau aux champs depuis les étangs situés le long des rives. Enfin, grâce aux travaux de construction entrepris par les khans de Kokand au XIX^e siècle, les eaux du Syr Darya commencent à servir à l'irrigation. Vers la fin du XIX^e siècle, les Karakalpaks du Ferghana produisent certes de l'orge, du sorgho et du riz mais aussi du blé, du maïs, des pois, du sésame, des carottes et du coton²⁰.

Les colonies karakalpaks à l'intérieur du khanat de Boukhara, dans la vallée du moyen Zarafšan, suivent à peu près la même évolution. Par contre, les Karakalpaks de Nurataw n'adoptent que très partiellement l'agriculture pluviale des piémonts pratiquée par les Tadjiks et les Ouzbeks de la région. Ils y développent un élevage proche de l'élevage des Kazaks locaux. Leurs troupeaux consistent alors en moutons, chèvres, chevaux et chameaux et non pas en bovins²¹. Cela semble suggérer que, certes, les Karakalpaks faisaient de l'agriculture mais surtout un certain type d'agriculture – celle des vallées fluviales. Ils expliquent eux-mêmes qu'ils ont été inféodés aux rivages parce qu'ils pouvaient y aménager des champs ; parce qu'ils y pratiquaient la pêche ; parce que l'élevage y était possible grâce aux jeunes pousses de roseaux qui servaient de pâture au bétail ; parce que les tiges de cette même plante étaient utilisées pour la fabrication de leurs yourtes et, plus tard, de leurs maisons²².

IV. Les Karakalpaks au nord du Khorezm

IV.1. Les Ouzbeks de l'Aral

Vers les années 70 du XVI^e siècle, le delta de l'Amou Darya change de configuration. Les eaux du fleuve ne parviennent guère au réseau d'irrigation dérivé de Kōne Darya, dans la région d'Ourgentch, sur la rive gauche, à cause de l'atterrissement des canaux. Plus au nord, le courant rompt les digues du Kōk-ōzek, près de Xoželi actuel, sur la rive droite, et se dirige au NE, vers le lac de Dawqara, qui était alors contigu à la mer.

Le khan de Khiva, Arab Muḥammad, fait face à ce changement du courant en transférant la capitale depuis Ourgentch, alors déserté, à Khiva et en faisant dériver un nouveau canal juste au sud de Xoželi. Ce canal s'écoulait vers le NO et, arrivant au pied du plateau de l'Ust-ūrt, formait un lac appelé Ajbügir²³. Les terres propices à l'irrigation dans le nouveau delta, délimité à l'est par le Kōk-ōzek et à l'ouest par le canal d'Arab Muḥammad, augmentent l'importance de cette région. Séparée du Khorezm par les deux canaux en question, vue du sud, cette région rassemblait alors à une île, *aral*, d'où le nom qu'on lui donnait à cette époque – "Aral". La mer, qui est en effet un lac, commence à être appelée à son tour la mer d'Aral²⁴.

Dans la première moitié du XVII^e siècle des groupes d'Ouzbeks de plus en plus nombreux s'installent dans l'Aral. Cet événement a laissé des traces dans les traditions orales : « Les Ouzbeks quittèrent le Turkestan pour l'Aral un siècle avant les Karakalpaks. Ils s'installèrent alors dans les régions de Qoňyrat, de Xoželi, de Qypšağ, du vieil Ourgentch et de Maňğyt. Ils péchaient sur les lacs et les bras du fleuve, ils faisaient de l'élevage et de l'agriculture. Ils semaient du sorgho, du millet, du blé et du coton. Jusqu'à l'arrivée des Ouzbeks ces terres étaient désertes mais, plus au sud, vers Khiva, Xanqa et Hazârasp, habitait un peuple qui s'appelait Sartes »²⁵.

Les Ouzbeks migrèrent par tribus et c'est ainsi qu'ils s'installèrent dans le delta. Une réforme administrative menée par Abû al-Ghâzî dans la première moitié du XVII^e siècle scelle ce type d'occupation des terres. La réforme en question vise à atténuer les tensions entre fractions hostiles et à accélérer la sédentarisation des Ouzbeks. Elle les divise en quatre groupes appelés *tîpe* : Ujğur et Najman, Qoňyrat et Qyjat, Nuquz et Maňğyt, Qaňğly et Qypšağ. D'autres tribus de moindre importance, décrites sous le nom collectif des Quatorze tribus (*on tört uruğ*), sont réparties parmi ces quatre groupes qui se partagent alors toutes les terres irriguées. Ainsi, les Najman s'établissent dans la région d'Ourgentch, sur la rive gauche ; à l'est des Najman, sur la rive droite, depuis Hazârasp jusqu'à Gurlen, les terres sont allouées aux Ujğur. Les Najman sont suivis, en aval, par les Maňğyt et les Keneges. La partie occidentale de l'Aral, très fertile et bien pourvue en eau grâce au canal d'Arab Muħammad, est partagée entre Qoňyrat et Qyjat ; sa partie orientale est occupée par les Qaňğly et les Qypšağ²⁶.

Au début du XVIII^e siècle l'Aral possède deux forteresses importantes : la forteresse de Qoňyrat, bâtie par les Qoňyrat ouzbeks dans la partie occidentale du delta, et celle de Šahtemir, près de Šymbaj actuel, appartenant aux Maňğyt ouzbeks. C'est donc de ces terres du delta occupées en partie par des Ouzbeks que les Karakalpaks se rapprochent vers le milieu du XVIII^e siècle²⁷.

IV.2. L'installation des Karakalpaks dans le delta de l'Amou Darya

L'infiltration des Karakalpaks dans l'Aral se fait sans heurts et sans hostilités. Ils y occupèrent le plus souvent des terres soit incultes, soit dépeuplées. Quand ce n'était pas le cas il s'est produit un phénomène significatif : les tribus karakalpaks s'y dirigeaient vers les tribus ouzbeks du même nom. Cela prouve l'existence d'un réseau de solidarités tribales qui, au-delà des dénominations communes, traduisait des liens d'affinités très forts dans le cas de certains groupes ouzbeks et karakalpaks. Le sentiment de parenté était parfois si fort que les Qoňyrat karakalpaks pouvaient compter sur le soutien inconditionnel des *ħâkîm* issus des Qoňyrat ouzbeks, par exemple celui de la forteresse de Qoňyrat. Dans d'autres cas, Ouzbeks et Karakalpaks échangeaient des femmes et s'appelaient *quda* "alliés"²⁸. Enfin,

les actes d'allégeance fonctionnaient aussi par tribus : les Qoňyrat karakalpaks étaient les hommes liges des Qoňyrat ouzbeks tandis que les Maňğyt karakalpaks se rangeaient du côté des Maňğyt ouzbeks.

Ainsi, lorsque les premiers groupes des Qoňyrat karakalpaks arrivèrent dans l'Aral, ils allèrent chercher les Qoňyrat ouzbeks qui occupaient alors la partie occidentale du delta²⁹. Le long du Kegejli, les Maňğyt karakalpaks occupèrent la rive gauche qui était peuplée auparavant des Maňğyt ouzbeks tandis que sur la rive droite les Qypšağ-Qytaj karakalpaks succédèrent aux Qaňğly-Qypšağ ouzbeks. C'est ainsi que la répartition des tribus karakalpaks dans le delta au début du XIX^e siècle reprend et répète en partie celle des tribus ouzbekes au XVII^e siècle.

Les colonies karakalpaks dans l'Aral sont à l'origine de trois types : 1) les plus anciennes sont les colonies de mercenaires au service du khan de Khiva ; 2) au cours du XVIII^e siècle des colons karakalpaks s'établissent de leur propre gré dans les parties du delta désertes ou alors abandonnées par les Ouzbeks ; 3) les plus récentes sont celles des Karakalpaks déportés de force par le khan de Khiva au début du XIX^e siècle.

IV.2.1. Colonies limitrophes

Dès le XVII^e siècle les Karakalpaks fournissent des unités de mercenaires au services des khans tantôt de Khiva tantôt de Boukhara. Il est donc probable que les premières terres karakalpaks dans le delta étaient des terres affectées à des mercenaires. Les Jawyngyr, l'une des fractions des Qoňyrat, racontent que quand ils vinrent pour la première fois dans le delta, ils reçurent des terres au sud de Šumanaj. En revanche, chaque groupe de dix foyers envoyait un homme, monté et armé, au service du khan de Khiva³⁰. En 1768/69, des Qytaj, Keneges et Qoňyrat se joignirent à l'armée de Khiva pour combattre les Turkmènes. Les unités keneges étaient alors menées par un certain Aman Qulı bij. Son nom est resté dans les traditions puisque c'est grâce à lui que ces Keneges reçurent des terres dans la région du vieil Ourgentch où leur chef aménagea un canal qui portait alors son nom³¹.

Les mercenaires ont une longue histoire en Asie centrale. Ainsi, on sait qu'au XI^e siècle l'un des chefs militaires au service du Khorezmchah s'appelaient Kalpak. Ceci a donné lieu à de nombreuses spéculations. Certains historiens pensent que Kalpak n'est pas un nom propre mais que le chef en question était appelé Kalpak car l'unité qu'il commandait était une unité des Kalpaks. Or, Kalpak est une abréviation très courante, encore de nos jours, de Karakalpak. Ceci suggérerait que des groupes karakalpaks fussent présents dans le Khorezm déjà au XI^e siècle. Cette hypothèse n'est cependant confirmée que par quelques traditions orales³².

IV. 2. 2. Colonies agricoles

À la fin du XVII^e siècle, dans leur mouvement vers l'Aral, les Karakalpaks établissent une première colonie sur la rive droite du Kök-özek. Cette colonie est décrite dans les chroniques de l'époque sous le nom d'Aqzağys –

“Passage blanc”. Sa fondation s’explique par l’intensification des échanges commerciaux entre Karakalpaks et Ouzbeks de l’Aral. D’après une tradition : « Avant l’arrivée des Karakalpaks cet endroit était habité par des Sartes. Cela fait 260 ans³³ que Ouzbeks et Karakalpaks font du commerce par ici. Les Ouzbeks venaient en barques, en remontant le Kök-özek, et ils apportaient des poivrons, des abricots et des carottes. Aux Karakalpaks, ils achetaient des vaches et du petit bétail. Si, il y a 260 ans c’étaient les Ouzbeks qui nous approvisionnaient en légumes et en fruits, un siècle plus tard, nos terres devinrent si fertiles que nous étions en mesure de pourvoir en légumes et en fruits tout le khanat de Khiva. Pour faciliter le commerce, les Ouzbeks aménagèrent un passage sur le Kök-özek. Puisqu’on passait d’une rive à l’autre sur une barque blanche, le passage fut appelé Aqžagys – “Passage Blanc” ».

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, le delta de l’Amou Darya subit plusieurs changements qui facilitent l’installation de nombreux groupes karakalpaks dans la région. Vers les années soixante du XVIII^e siècle, le courant principal de l’Amou Darya commence à se déplacer de l’est vers l’ouest. La région du Kök-özek et la dépression de Dawqara s’assèchent tandis qu’à l’ouest, la dépression de l’Ajbügir et les terres basses au pied du plateau de l’Ust-ürt, commencent à être inondées lors des grandes crues. Cette région est alors connue sous le nom de Qally-köl³⁴. À la fin du XVIII^e siècle, les voyageurs décrivent de nombreux bourgs karakalpaks dans cette partie du delta. L’origine de certains d’entre eux est contée par les traditions. Citons-en une : « Les Ašamajly³⁵ vinrent ici [dans la région du Sor-köl, à l’ouest du delta] avec d’autres Karakalpaks depuis le Turkestan. Ils cherchèrent alors les conseils des anciens sur le type de terres à demander au khan [de Khiva]... On parla tout d’abord des terres bordées d’un côté par un canal qui traversait une ville, il devait s’agir de la ville d’Ourgentch. Il était possible d’une part d’irriguer ces terres et d’autre part de profiter du marché de la ville pour y vendre les fruits... Mais lorsqu’ils les demandèrent au khan, ce dernier refusa et leur conseilla de creuser eux-mêmes un canal pour pouvoir arroser les terres dont ils avaient besoin... Les Ašamajly retournèrent voir leurs anciens qui décidèrent alors de demander au khan les terres autour du Sor-köl : “Là, nous mettrons en culture les terres submersibles, et même si la récolte est faible nous serons sur les rives du lac, nous pourrons pêcher dans ses eaux jusqu’au moment où nous allons avoir assez de force pour creuser un canal à nous...” ». Le khan octroya ces terres aux Ašamajly. C’était vrai qu’elles étaient salines et incultes. Mais, tout de même, on pouvait en tirer beaucoup de profits : il y avait de la pâture pour le bétail ; on pouvait y pratiquer la pêche et on pouvait mettre en culture les parcelles submersibles »³⁶.

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, le tarissement progressif du Kök-özek, le bras le plus important dans la partie orientale du delta, incite les Karakalpaks de la région à y bâtir un barrage et à assécher la dépression de Dawqara. Cette dépression, rendue alors propice à l’agriculture, maintient la présence karakalpace dans la partie orientale du delta malgré le déclin de la colonie d’Aqžagys³⁷.

IV.2.3. Déportation des Karakalpaks par le khan de Khiva

Vers la fin du XVIII^e siècle, les révoltes des Ouzbeks de l'Aral Contre la domination de Khiva vont croissant. Avant de s'attaquer à Qoňyrat, la place-forte de l'Aral, le khan de Khiva, Muħammad Raħîm Khân, décide de priver les Ouzbeks de leurs acolytes karakalpaks. En 1810 il organise une campagne militaire contre les Karakalpaks du Žaňa Darya. Des fractions des Qytaj et des Maňğyt devancent l'arrivée des troupes et se dirigent de leur propre initiative vers le khanat. Les autres (5 000 foyers des Qytaj, des Qypšağ et des Keneges) s'enfuient vers le nord dans l'espoir de trouver la protection des khans kazaks. Sur les rives du Quwan Darya, les fugitifs sont rejoints par des négociateurs karakalpaks qui convainquent 2 500 foyers d'accepter le pouvoir de Khiva et de se diriger de leur plein gré vers le khanat. Les autres sont ramenés de force par l'armée du khan. Les Karakalpaks du Žaňa Darya, appartenant dans leur majorité aux On tört uruw, sont envoyés tout d'abord dans la région de Dawqara mais, peu après, ils la quittent et s'établissent le long du Kegejli où ils construisent un réseau d'irrigation qui est à l'origine d'une nouvelle oasis d'agriculture, encore très importante de nos jours.

La soumission des Karakalpaks du Žaňa Darya prive les Ouzbeks de l'Aral de leurs auxiliaires les plus assidus. En 1812, au bout de quatre sièges, le khan de Khiva conquiert la forteresse de Qoňyrat et met fin à l'existence semi-indépendante de l'Aral. Par la suite, ses attaques seront dirigées contre les Kazaks du Syr Darya. Vers le milieu du XIX^e siècle, le khanat de Khiva compte 10 000 foyers des Ālimuly, 8 000 foyers des Bajuly et 7 000 foyers des Žeti ruw³⁸.

IV.3. Constitution de la mosaïque ethnique du delta

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle la mosaïque ethnique du delta prend des configurations stables. Les Sartes, descendants des anciennes populations iraniennes, habitaient au sud, dans les anciens centres urbains comme Khiva, Xanqa, Hazârasp, Ourgentch, Šawat et Gurlen. C'étaient des artisans, des marchands et des agriculteurs. Vers la fin du XIX^e siècle, il y avait entre 80-100 000 Sartes dans le Khorezm³⁹.

Des groupes ouzbeks, parmi les premiers venus au XVI^e siècle, s'insérèrent dans les oasis du sud, vécurent mélangés aux Sartes et subirent une assimilation rapide qui s'est traduite entre autre par la perte de la structure tribale. C'est ce qui arriva, par exemple, aux Ujğur et aux Najman qui, lors de la réforme d'Abû al-Ghâzî, reçurent des terres dans les régions de Hazârasp et de Gurlen.

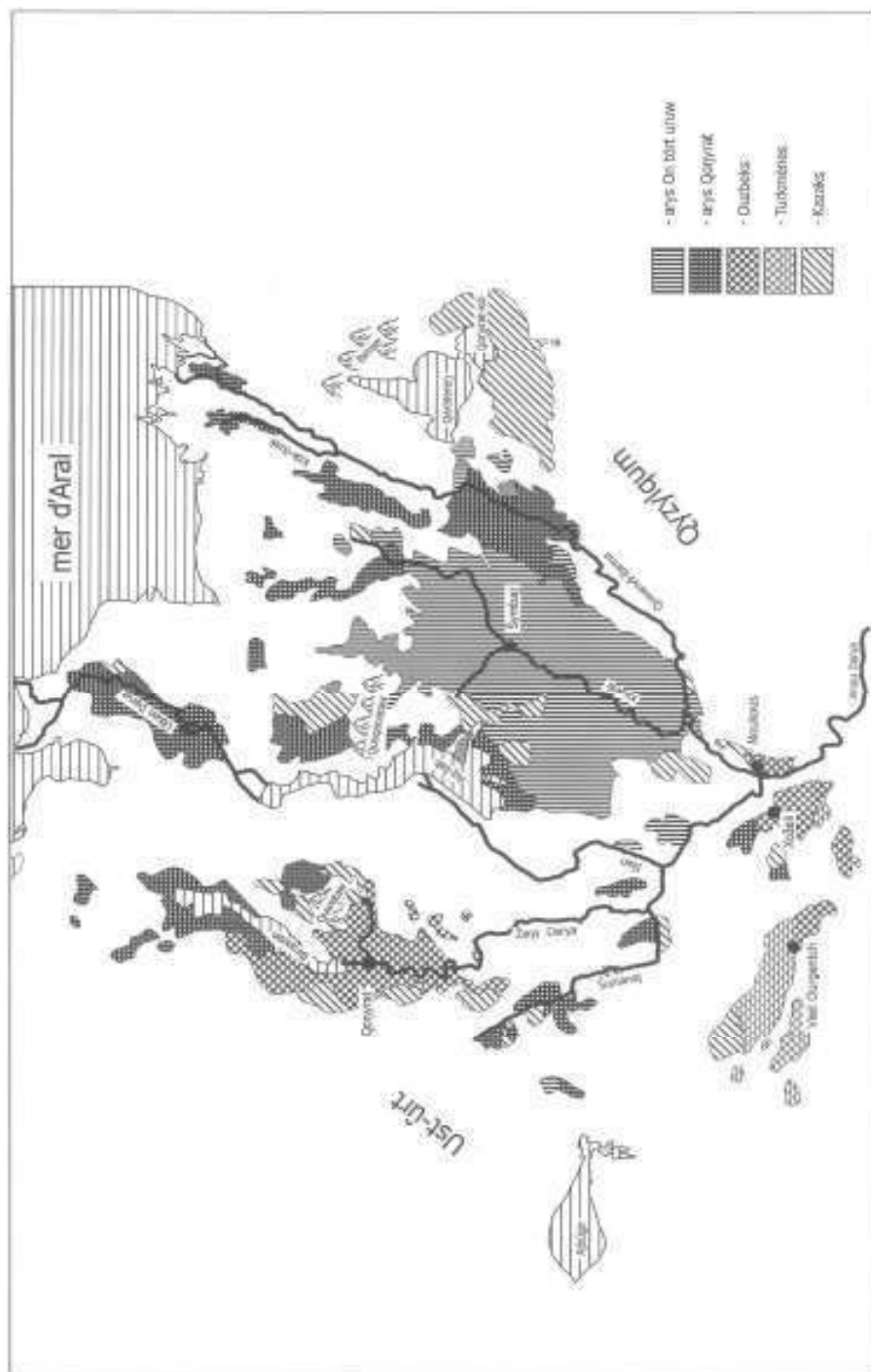
La masse compacte des Ouzbeks s'arrêta au nord de Gurlen, dans les régions de Šawaz, Qytaj, Maňğyt et Qypšağ, avec une enclave très importante dans le bas delta : la ville de Qoňyrat et ses alentours. Dans les régions de Xoželi et de Noukous, Ouzbeks et Karakalpaks vivaient mélangés. Les Ouzbeks étaient au nombre de 200 000 personnes vers la fin du XIX^e siècle⁴⁰.

Les Karakalpaks devinrent prédominants dans le bas delta. Aux régions purement karakalpakes, comme le bassin du Kegejli, s'opposaient des régions où les Karakalpaks vivaient ensemble : avec des Kazaks – dans les dépressions d'Ajbügir, à l'ouest, et de Dawqara, à l'est ; avec des Turkmènes dans la région de Šumanaj ; avec des Ouzbeks – dans les régions de Qoňyrat, de Noukous et de Xoželi. On comptait près de 116 000 Karakalpaks au début du XX^e siècle⁴¹.

Les Kazaks occupaient les pourtours des terres karakalpakes ou vivaient mélangés à ces derniers. Les Bajuly et les Žeti ruw descendaient en hiver dans la dépression d'Ajbügir d'où ils pouvaient rejoindre en été leurs estivages sur le plateau. De la même façon, les Älimuly passaient l'hiver dans la dépression de Dawqara d'où ils envoyaient leurs troupeaux dans le Qyzylqum. Au cours du XIX^e siècle, de nombreux groupes kazaks, faute de pâturages, se sont sédentarisés et ont cherché à occuper les terres au bout des canaux d'irrigation où ils se consacraient désormais à l'agriculture, prenant comme modèle tantôt les Karakalpaks tantôt les Ouzbeks. D'autres Kazaks vivaient, mélangés aux Karakalpaks, sur les îles au sud de la mer d'Aral. Vers la fin du XIX^e siècle, il y avait à peu près 77 000 Kazaks dans la région du delta. Enfin, dans la région du vieil Ourgentch et de Šawat, il y avait 28 000 foyers turkmènes (139 640 personnes).

Les populations étaient distribuées d'une façon inégale : les oasis densément peuplées étaient situées au sud de la région ; dans le delta à proprement parler, au nord de Xoželi, c'étaient les régions de Qoňyrat et de Šymbaj qui retenaient des populations agricoles relativement compactes. Les périphéries du delta, les régions qui bordaient la mer d'Aral et les îles de cette mer abritaient des éleveurs ou des pêcheurs qui vivaient dispersés et changeaient souvent de localités.

Cette configuration ethnique restait mobile dans la partie basse du delta : des bras et des lacs s'y asséchaient ou s'y déplaçaient et des terres étaient abandonnées à cause du dessèchement ou des inondations. À ces facteurs naturels s'ajoutaient des facteurs politiques : jusqu'au début du XX^e siècle les khans de Khiva ont joué avec la distribution de l'eau pour châtier ou pour récompenser. Il y a eu des soulèvements et des déportations de mutins. Mais ces déportations étaient temporaires et dès que l'occasion se présentait les groupes déplacés retrouvaient leurs terres d'origine. Aux conditions changeantes du bas delta, Karakalpaks et Kazaks opposaient des économies mixtes – avec des passages fréquents entre agriculture, élevage et pêche – qui leur permettaient de se maintenir dans les régions qu'ils occupaient déjà en exploitant toutes les ressources disponibles. L'équilibre, aussi bien démographique qu'écologique, atteint vers la fin du XIX^e siècle durera jusqu'aux années 60 du XX^e siècle.



D'après Zaimin 1952, pp. 513-513.

Carte ethnique du delta de l'Amou Darya à la fin du XIXe siècle

V. Les Karakalpaks et les Russes

Les Karakalpaks, d'une certaine façon, doivent beaucoup aux Russes. Quels que soient les méfaits de la conquête russe et de la colonisation qui s'en suivit, c'est l'administration coloniale qui les remarque tout d'abord et qui leur octroie une attention particulière.

En 1873, suite à la conquête russe par laquelle l'Empire annexe la rive droite de l'Amou Darya, le général Kaufmann finance une expédition scientifique qui étudie pendant trois mois (juin-août) la topographie et le réseau de communications, mais aussi la propriété foncière et le système fiscal du khanat de Khiva. Un membre de l'expédition, A. L. Kun, obtient l'accès aux archives des khans de Khiva et en exporte d'ailleurs la plus grande partie en Russie. Ces archives sont réputées perdues pendant un demi siècle et ce n'est qu'en 1936 que l'historien P. P. Ivanov les retrouve dans les réserves de la Bibliothèque publique de Leningrad et en publie, peu après, une première description⁴². Ce sont les cadastres du khanat de Khiva qui livrent les listes détaillées des principaux clans et tribus karakalpaks, le nombre de foyers imposables par clan ou par tribu et les noms des chefs responsables de la collecte des impôts. De plus, ils indiquent la distribution territoriale de ces groupes dans le khanat.

Les renseignements extraits des cadastres peuvent être comparés aux relevés d'un autre fonctionnaire de l'administration coloniale, le colonel A. V. Kaul'bars, membre de l'expédition de 1873. Ce dernier étudie certes la navigabilité du delta mais laisse aussi de très intéressantes notes ethnographiques et un recensement fort détaillé des groupes qu'il rencontre lors de sa mission⁴³.

La rive droite de l'Amou Darya fera objet de deux campagnes de recensement entreprises par l'administration coloniale : la première, en 1875, sous la responsabilité du colonel Nosovič, et la deuxième en 1912/13 sur l'initiative de la Direction de l'Emigration. Les résultats de la première campagne semblent perdus et nous n'en connaissons que des extraits⁴⁴, les résultats de la deuxième campagne ont donné naissance à deux volumes publiés à Tachkent en 1915⁴⁵.

En 1924 la question de la démarcation des frontières des républiques nationales en Asie centrale revoit le jour. Quoique le découpage ait été décidé par avance à Moscou, on entreprend des enquêtes, pendant à peu près trois mois, afin de préciser, sinon d'élaborer, les frontières ethnolinguistiques de la région. La république populaire du Khorezm accueille une expédition sous la direction d'I. Magidovič. Cette expédition redécouvre d'une certaine façon les Karakalpaks de la rive gauche restés jusqu'en 1920 sous la tutelle du khanat de Khiva. Les relevés de la mission de Magidovič sont cependant lacunaires puisque ses membres ne s'aventurent pas dans la région de Qoňyrat ni d'ailleurs dans celle de Mojnaq⁴⁶.

Les travaux menés sur la demande de l'administration coloniale russe contiennent essentiellement de renseignements sur la démographie et l'économie, et les faits de l'organisation sociale n'en peuvent être que déduits. Ils ne se soucient pas outre mesure de la structure tribale : ils l'évoquent puisqu'elle est là, mais sans aller dans les détails. Cependant tous ces travaux, aussi bien de l'époque coloniale que des premières années du pouvoir soviétique, nomment les Karakalpaks et les distinguent nettement de leurs voisins ouzbeks, kazaks et turkmènes. Et, quels que soient les enjeux de la démarcation des frontières en Asie centrale, les Karakalpaks en ressortent gagnants puisqu'ils obtiennent une région autonome au même titre que les Kyrgyz.

Comment les Karakalpaks acquièrent-ils une cohésion interne avant que les Soviétiques ne décident d'en faire une nation et de leur octroyer donc une région ou une république autonome ? Leur histoire orale les lie aux confédérations nomades des steppes – noğaj et ouzbèke. Leur histoire écrite témoigne de ce qu'ils ont été soumis tantôt aux Kazaks, tantôt aux Ouzbeks et, enfin, aux Russes. Si nous ajoutons que les Karakalpaks sont très proches d'une part des Kazaks – les deux langues sont presque les mêmes – et d'autre part des Ouzbeks – avec qui ils ont plusieurs noms de tribus en commun – la genèse de l'unité karakalpake prend tout son intérêt.

Leur fierté d'appartenir à un clan ou à une tribu n'a pas d'égale parmi leurs voisins ouzbeks et peut rendre envieux les Kazaks. Et puisque l'identité tribale l'emporte parfois sur l'identité nationale, c'est par elle qu'il convient de commencer l'esquisse des Karakalpaks d'aujourd'hui.

VI. Brancards, tribus et clans

Lors de leur insertion dans le delta, que ce soit de leur propre initiative ou de force, les Karakalpaks sont groupés en unités appelées dans les sources tantôt clans tantôt tribus. C'est à ces unités que s'attaque tout d'abord l'équipe ethnographique de la mission du Khorezm⁴⁷. La distinction entre "clan" et "tribu" est faite sur un critère très simple : celui de la contraction des alliances matrimoniales. Le clan est un groupe exogame tandis que les tribus sont des associations de clans entre lesquels on échange des femmes. Nous comprendrons plus loin pourquoi T. A. Ždanko dans sa définition de "clan" et de "tribu" fait prévaloir les alliances matrimoniales sur les liens généalogiques.

Les relevés de T. A. Ždanko confirment que les Karakalpaks se divisent en deux grands ensembles appelés *arys* "brancards" : On tört uruw « Les quatorze clans »⁴⁸ et Qoňyrat. Le nom On tört uruw est trompeur puisque chez les Karakalpaks il désigne non pas quatorze clans mais quatre tribus : Qytaj, Qypšaq, Keneges et Maňgyt. Quant aux Qoňyrat, ils ont deux fractions⁴⁹ dont la première – Šüllik – réunit huit tribus tandis que la deuxième – Žawynğyr – est constituée de sept clans. Si Žawynğyr peut être rapproché du mongol *zuun gar* "bras gauche" et renvoie ainsi à une division militaire, Šüllik n'a pas d'étymologie⁵⁰.

Il y a de bonnes raisons de croire que les *arys* se sont formés tardivement. Les sources du XVIII^e siècle ne mentionnent pas de tels ensembles mais donnent tout simplement les noms des “clans”, c’est-à-dire des tribus, karakalpaks. En comparant l’organisation tribale des Karakalpaks du delta de l’Amou Darya avec celle de la diaspora karakalpake, de la région de Boukhara ou bien de la vallée du Ferghana, L. S. Tolstova a noté que les segments supérieurs du type “Qoňyrat” et “On tört uruw” n’existaient pas hors du Khorezm. De plus, le mot *arys* “brancard” y avait d’autres emplois : ainsi, les Karakalpaks de Boukhara se divisaient dans les années soixante du XX^e siècle en six “brancards” : Qytaj, Qypšaq, Keneges, Maňgyt, Mújten et Qoňyrat⁵¹. Quelle que soit l’origine des “brancards”, rappelons-nous que chacun de deux ensembles en question a sa propre histoire : les On tört uruw gardent le souvenir des steppes noğaj tandis que les Qoňyrat se rattachent par leurs traditions orales aux Ouzbeks et au sud de l’Ouzbékistan.

Les On tört uruw sont constitués de quatre tribus : Qytaj, Qypšaq, Keneges et Maňgyt. Chacune des tribus en question se divise ensuite en clans : 12 clans (*uruw*) pour les Qytaj ; 13 clans, divisés en deux sections – *alty ata* “aux six ancêtres” et *žeti köše* “sept lignages”, pour les Qypšaq ; huit clans pour les Keneges et quatre clans pour les Maňgyt. Quant aux Qoňyrat, la fraction au nom de Šüllik réunit huit tribus à savoir : Mújten, Qyjat, Ašamajly, Qoldawly, Qostamğaly, Balğaly, Qandekli et Qaramojyn. Comme chez les On tört uruw, les tribus de Šüllik se divisent en de nombreux clans. La deuxième fraction des Qoňyrat, appelée Žawynğyr, incorpore non pas des tribus mais des clans qui sont au nombre de sept : Teristamğaly, Baqanly, Šejžejli, Tijekli, Yrğaqlı, Bajmaqly et Qazajaqlı. Les clans se subdivisent ensuite en lignages majeurs (*tiyre*) et en lignages mineurs (*köše*).

Une question revient alors : Comment ces généonymes⁵², dont certains sont notoires dans l’histoire des steppes, adhèrent-ils les uns aux autres pour former des Karakalpaks ? La réponse immédiate est dans le modèle lignager segmentaire qui crée par une extension maximale, et souvent imaginée, de la filiation des groupes de tailles variables soudés par des liens généalogiques. Et en fait, une grande partie de l’ethnohistoire karakalpake se construit autour de la filiation, réelle ou imaginée. Les liens généalogiques les plus avérés sont ceux qui regroupent les lignages mineurs en lignages majeurs. Des efforts ont aussi été faits pour agréger les lignages majeurs en clans sur la base de la filiation. Chez les Karakalpaks, comme ailleurs, les généalogies deviennent lacunaires dès qu’il s’agit d’affilier les clans en tribus et encore davantage lorsqu’il s’agit d’apparenter les tribus à l’intérieur des “brancards”. Ceci n’a rien de surprenant. Les paliers supérieurs des généalogies sont le plus souvent imaginés, autrement dit, ils sont socialement construits. Mais, le fait mérite d’être souligné, la filiation, même imaginée, des segments supérieurs chez les Karakalpaks ne s’est pas faite ou n’a pas eu le temps de se faire.

Pour remédier aux liens généalogiques lacunaires, les Karakalpaks évoquent deux éléments unificateurs supplémentaires : l'*uran* "cri de guerre, appel, interpellation" et le *tamğa* "marque au fer chaud apposées sur les cuisses des chevaux, marque de propriété". Les clans, mais aussi les tribus, c'est-à-dire chaque alliance plus ou moins permanente, se dotait autrefois d'un *uran* qui était un cri de reconnaissance lors des combats ou lors des rencontres inopinées, dans la nuit par exemple. Quant aux marques de propriété sur le bétail, il en existait de plusieurs types. Ainsi, lorsque les fils héritaient d'une partie du troupeau de leur père, des moutons ou des chevaux, ils marquaient d'habitude les oreilles en les incisant. Le *tamğa*, par contre, était une marque au fer chaud, réservée aux chevaux, une marque non pas de propriété privée mais de propriété collective, de ce qui appartenait au clan ou au groupe de descendance.

Les On tört uruw n'ont ni *uran* ni *tamğa* en commun. À l'intérieur des On tört uruw, Qytaj et Qypšağ ont chacun leurs propres *tamğa* et *uran*, tandis que Keneges et Maŋğyt ont des *tamğa* distincts mais un même *uran*⁵³. Quant aux Qoŋyrat, ils ont en commun un *uran* – Žajylğan – mais pas de *tamğa* commun. De plus, chacune des tribus de Šüllik a un *uran* qui lui est propre de même qu'un *tamğa* particulier, comme le prouve d'ailleurs le fait que les Šüllik sont parfois appelés *segiz tamğaly Šüllik* "Šüllik aux huit tamğa". Les Žawynğyr n'ont ni *uran* ni *tamğa* en commun mais chaque clan a son propre *tamğa* d'où l'appellation *žeti tamğaly Žawynğyr* "Žawynğyr aux sept tamğa".

Parfois l'*uran* et le *tamğa* étaient plus importants que la filiation, réelle ou imaginée. Ainsi, dans les années 1940, Ždanko a noté l'opinion suivante à propos des nombreux lignages Qabasan issus, d'après la tradition, d'un certain Žadyq lui-même d'origine turkmène : « Ils n'étaient pas Ašamajly de sang, mais ils l'étaient par leur *tamğa* et par leur *uran* »⁵⁴. *Uran* ou *tamğa* en commun pouvaient donc suppléer aux liens généalogiques lacunaires.

Face à leurs voisins – Kazaks, Ouzbeks et Turkmènes – les Karakalpaks se trouvent enfin un ancêtre unique, fût-il légendaire. Ils sont cependant les premiers à être conscients de leurs affinités – ethnique et linguistique – d'une part avec les Turkmènes et d'autre part avec les Ouzbeks et les Kazaks. Il existe de nombreux récits qui mettent en relief ces affinités. Selon ces récits, Žajylğan et Sejilxan étaient deux frères et, dans certaines versions, des frères siamois. Les Turkmènes sont les descendants de Žajylğan tandis que Karakalpaks, Kazaks et Ouzbeks sont issus de Sejilxan⁵⁵. Ou alors, Anes avait deux fils : Qazaq et Suzaq ; Qazaq est l'ancêtre des Kazaks tandis que Suzaq est l'ancêtre des Karakalpaks. Ou alors, Qazaq et Suzaq étaient deux frères – Qazaq est l'ancêtre des Kazaks. Quant à Suzaq, il eut deux fils : Sejilxan et Žajylğan. Sejilxan est l'ancêtre des Turkmènes. Žajylğan eut un fils Nağadaj qui, à son tour, engendra trente fils et adopta deux esclaves. Ces derniers donnent naissance aux 32 lignages ouzbeks ; les Karakalpaks sont l'un de ces lignages ouzbeks. On ne peut pas s'empêcher, d'une part, de remarquer combien ce type d'arborescence, nourri de fables, se rapproche

des arborescences, ou des dendrogrammes, qui récapitulent les analyses de l'anthropologie physique. On se demande d'autre part ce que seraient devenus les Karakalpaks s'ils étaient restés sur le Syr Darya, inféodés aux Kazaks ? Un clan kazak de la Centaine mineure ?

Il y a donc des raisons de croire que les Karakalpaks se sont dotés d'une ethnohistoire et d'une certaine identité ethnique avant que les Soviétiques ne leur octroyent une république autonome. Il est vraisemblable que l'environnement multiethnique du delta de l'Amou Darya a contribué à la cristallisation de l'identité karakalpak face à celle des Kazaks, des Ouzbeks et des Turkmènes qui étaient leurs voisins immédiats. Il est frappant cependant que l'ethnohistoire des Karakalpaks s'est construite autour de la mythologie des steppes, comme le prouvent les récits étiologiques sur les *uran* et les *tamga*, alors que depuis le XVII^e siècle ils ont été acculés à ses périphéries. Ces récits d'ethnohistoire pourraient-ils suggérer que la fusion de certains groupes karakalpaks est antérieure à leur installation dans la vallée du Syr Darya où ils sont connus surtout comme des agriculteurs ? Quoique le vent des steppes ait continué à animer l'imagination karakalpak, c'est l'agriculture qui a joué le rôle décisif dès leur arrivée dans le delta de l'Amou Darya et qui, d'une certaine façon, a été à l'origine du remplacement du système lignager segmentaire, si typique des nomades des steppes, par un système à clans.

VII. Les territoires des brancards

En 1873, A. V. Kaul'bars, lors de ses prospections sur l'Amou Darya décrit le premier, à partir de ses propres observations, la répartition des deux grandes ensembles des Karakalpaks – Qoňyrat et On tört uruw – dans le delta de l'Amou Darya. Il note que les Qoňyrat vivaient dispersés depuis les périphéries des oasis d'agriculture au sud jusqu'aux rives de la mer d'Aral au nord. Ils avaient beaucoup plus de bétail que les On tört uruw, et ils élevaient non seulement des bovins mais aussi des moutons et des chèvres. Certains groupes des Qoňyrat se déplaçaient avec leurs troupeaux depuis la dépression d'Ajbügir à l'ouest jusqu'aux rives du Žaňa Darya à l'est, et depuis les rives de la mer d'Aral au nord jusqu'aux piémonts de Qusqanataw au sud. D'après Kaul'bars, les plus riches des Qoňyrat, souvent des Qoldawly, possédaient de grands troupeaux de bovins et couvraient, lors de la transhumance, jusqu'à 80 km. Les Qoňyrat pratiquaient aussi l'agriculture, le plus souvent sur des terres submersibles et parfois sur des terres irriguées. Leurs champs étaient situés alors aux terminaisons des canaux d'irrigation⁵⁶. A l'intérieur du territoire "Qoňyrat", les Šüllik étaient majoritaires au nord (rives et îles de la mer d'Aral) tandis que les Žawynğyr l'étaient au sud (région de Šumanaj).

Quant aux On tört uruw, ils vivaient par groupes compacts et occupaient des terrains contigus situés le long du canal Kegejli et de ses ramifications. Cette région était bien pourvue en eau et les On tört uruw pratiquaient

l'agriculture irriguée en cultivant le sorgho et le blé. Ils élevaient un peu de bovins dont ils se servaient pour les travaux agricoles. À l'intérieur du territoire des On tört uruw, c'est le canal Kegejli qui séparait les terres des Qytaj – Qypşaq de celles des Keneges – Mañğyt⁵⁷.

VIII. Gestion traditionnelle du territoire

Les khans de Khiva accordaient des terres à des tribus ou à des clans⁵⁸. Elles étaient réparties ensuite selon le seul modèle disponible qui était celui de la segmentation tribale. De même que la segmentation tribale avait une unité minimale fonctionnelle, celle du lignage mineur, de même la division des terres, surtout quand il s'agissait des terres irrigables, s'arrêtait à des parcelles dont la fragmentation devenait inefficace. La plus petite unité, dans les deux cas, était appelée *köşe* par les Karakalpaks⁵⁹. Un *köşe* était, dans le cadre de l'organisation sociale, un groupe de familles apparentées qui revendiquait un ancêtre commun. C'est par le nom de cet ancêtre, ou par son sobriquet, qu'on nommait le *köşe* et c'est par cette même appellation, suivie de *qarağan* "faisant partie de", que ses membres s'identifiaient. Mais plus encore, le *köşe* était une unité économique, puisque ses membres géraient un morceau de terre irrigable non divisible et se servaient d'une seule artère d'irrigation⁶⁰.

Dès lors, la ramification du réseau d'irrigation correspondait d'une façon étonnante à l'arborescence de la structure tribale. Il y avait tout d'abord le fleuve – *däria*. Les canaux principaux étaient déviés du fleuve. Certains défluent (*özek*) jouaient aussi le rôle de canaux principaux. Aménagés le plus souvent sur l'initiative du khan, ou bien d'un notable, ils étaient appelés *arna* ou *žarmyš / žarğan / žarma*⁶¹ et utilisés par plusieurs tribus à la fois, ou même par des associations des tribus. Ainsi, l'un des canaux les plus importants dans la partie nord-est du delta – Esim – irriguait les terres de nombreuses tribus des Qoñyrat tandis que le canal Kegejli, sur la rive droite de l'Amou Darya, approvisionnait en eau les terres des On tört uruw. Les canaux secondaires, *žap* en karakalpak, prenaient naissance des canaux principaux, et ils étaient aménagés par des clans. Les clans devenaient ainsi des communautés d'irrigation. À l'intérieur des clans, l'eau était gérée par les lignages mineurs, *köşe*, dont chacun se dotait d'un canal tertiaire, appelé tantôt *žap* tantôt *salma*, et se transformait ainsi en groupe d'irrigation⁶².

En fait, un tel réseau d'irrigation était irrationnel puisque plus il y avait de ramifications plus on perdait de l'eau. Aussi, posait-il des problèmes récurrents pour la distribution de l'eau : ceux dont les canaux étaient déviés en aval étaient à la merci de ceux dont les canaux étaient situés en amont du canal principal. Mais, somme toute, ce type de gestion des terres et de l'eau donnait des résultats satisfaisants : les terres étaient divisées d'une façon équitable, sinon égalitaire ; le maintien du réseau d'irrigation, indispensable à cause de l'atterrissement des canaux, reposait sur la fusion périodique d'efforts à l'intérieur du groupe ou bien de la communauté d'irrigation.

Ce rapport au territoire, instauré par les khans de Khiva, durera jusqu'à la collectivisation, sur la rive gauche, et sera à peine modifié par l'administration coloniale russe sur la rive droite, annexée en 1873. Une carte du canal Kegejli, faite en 1923 par la Direction de l'Emigration, démontre que la corrélation entre la ramification du réseau d'irrigation et la segmentation des tribus était toujours en place et que les groupes d'irrigation, appelées alors "aoul" correspondaient encore à des lignages mineurs.

Ainsi, sur la rive droite, depuis la bouche du canal Kegejli jusqu'à la ville de Šymbaj, les canaux portaient-ils les noms des principaux clans des Qytaj : Qazajaqly, Boqlyqytaj, Aralbaj, Qyrq, Beksyjyq, Šerüwši, Bessary, Qajšyly et Ajteke. Sur la rive gauche, les canaux appartenaient tantôt aux Qypšaq tantôt aux Maᅇgyt : Qaᅇgly (QP⁶³), Qarasyjraq (MN), Žamaᅇšy (QP), Šüjt (MN), Arsary (MN), Mynžyr (KN) et Aqtoᅇyn (KN). Les Keneges qui habitaient sur cette rive, parmi les Qypšaq et les Maᅇgyt, avaient leurs propres canaux : Taraqly, Aqtoᅇyn, Ömir et Mynžyr (un lignage des Ömir). Peu après la ville de Šymbaj, le canal se divisait en deux bras dont l'un continuait vers le nord et portait dans cette partie le nom de Nawpyr tandis que le deuxième tournait vers l'est et gardait le nom de Kegejli. Sur la rive gauche du Nawpyr les canaux appartenaient à des Qytaj : Qyrq, Mänžüwli, Šerüwši, Kepe. Sur la rive gauche du bas Kegejli, Qytaj et Qypšaq vivaient mélangés comme le montrent les noms des canaux : Bessary (QT), Aralbaj (QT), Majlybalta (QP), Saltyr (QP), Qajšyly (QT), Boqlyqytaj (QT), Mänžüwli (QT), Qyrq (QT) et Ajteke (QT). Sur la rive opposée les canaux appartenaient à des Maᅇgyt : Qarasyjraq, Šüjt et Maᅇgyt⁶⁴. Certains clans avaient deux ou trois canaux ce qui s'explique par le fait que leurs lignages n'avaient pas migré en même temps.

Donnons aussi un exemple de la gestion de l'eau sur l'un des canaux secondaires : le canal Taraqly. Il portait le nom d'un clan des Keneges et il avait été construit par des Keneges et des Maᅇgyt au milieu du XIX^e siècle. Les Maᅇgyt possédaient les terres en amont du canal tandis que les Keneges avaient celles qui étaient en aval. Les Taraqly y formaient six aouls, chacun comprenant entre 20 et 30 familles liées par un ancêtre commun éloigné de trois à quatre générations. Chaque aoul creusait sa propre artère d'irrigation dérivée du canal Taraqly : du sud au nord – Elibaj, Öten, Baltaly, Šynybaj et Qarabas. Les aouls, comme les artères qui les approvisionnaient en eau portaient les mêmes noms – les noms des ancêtres-fondateurs des lignages⁶⁵.

Le recours au système segmentaire comme mode de répartition des terres et des eaux dans une région qui vivait surtout de l'agriculture "enracinait" ce système et lui assurait une durabilité qui a traversé l'époque coloniale et qui a persisté pendant les premières décennies du pouvoir soviétique. Mais le processus de territorialisation était aussi à l'origine de la réification des lignages et du passage du système segmentaire vers un système à clans. Nous reprendrons cette question plus loin.

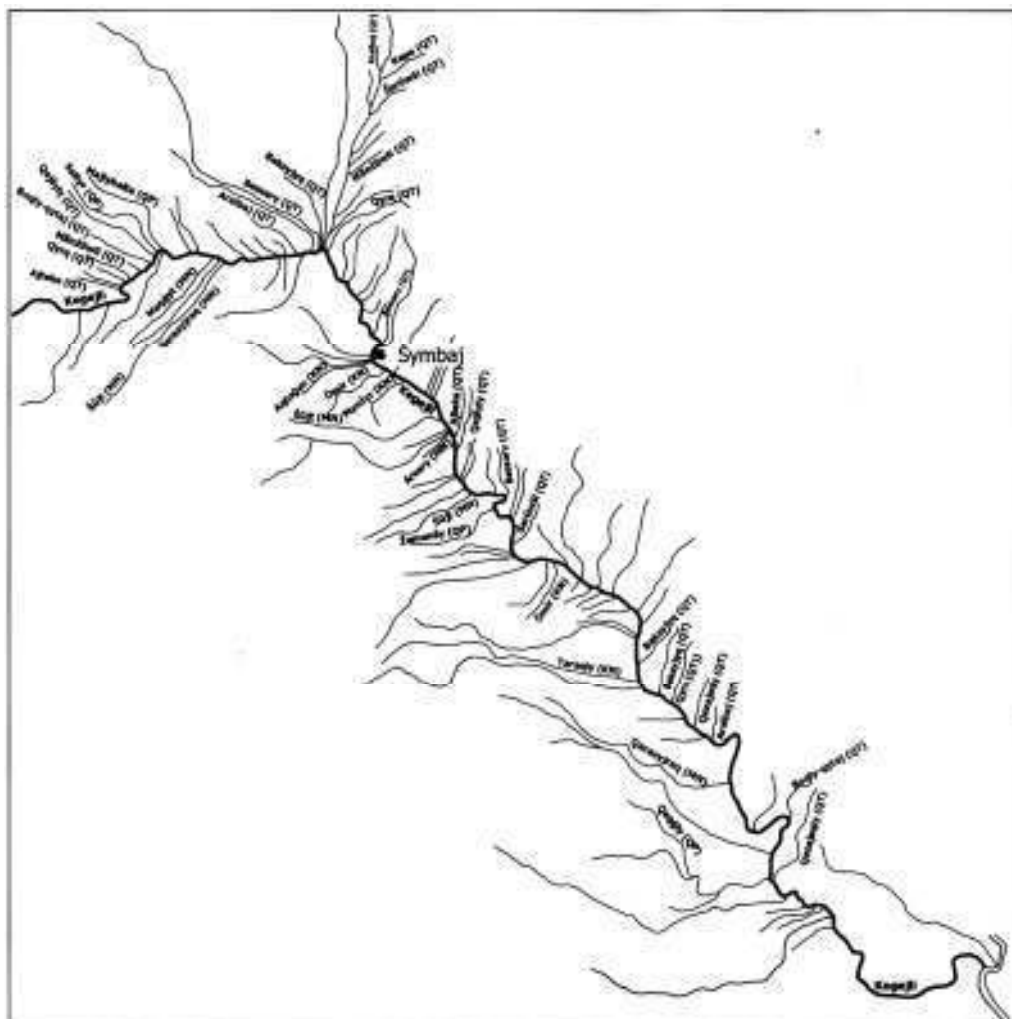
IX. Effets de la soviétisation

La distribution des terres selon la segmentation des tribus n'a été ébranlée que dans les années 1930. C'est alors que le Parti communiste s'est fixé, à l'intérieur de la République autonome du Karakalpakistan, des objectifs ambitieux qui n'ont été que partiellement atteints : nationalisation des terres et collectivisation des moyens de production, reconstruction du réseau d'irrigation et intensification de la production agricole.

La nationalisation des terres (commencée en 1929) et la collectivisation ont provoqué des réticences qui, par endroits, ont tourné en sabotages, en résistances plus ou moins organisées, ou alors en exodes. Même si les auteurs karakalpaks continuent à qualifier la période de 1929 à 1931 de « tragédie nationale », la collectivisation au Karakalpakistan n'a pas eu les conséquences désastreuses que nous lui connaissons pour les steppes kazakes par exemple⁶⁶. Les premiers kolkhozes y étaient de petite taille et ils englobaient un ou plusieurs aouls. Or, les habitants de ces aouls étaient le plus souvent des parents et presque toujours des congénères. Ce qui change à cette étape c'est l'étiquette : le lignage mineur formait à l'époque coloniale un aoul puis, dans les années 1930-1950, un kolkhoze.

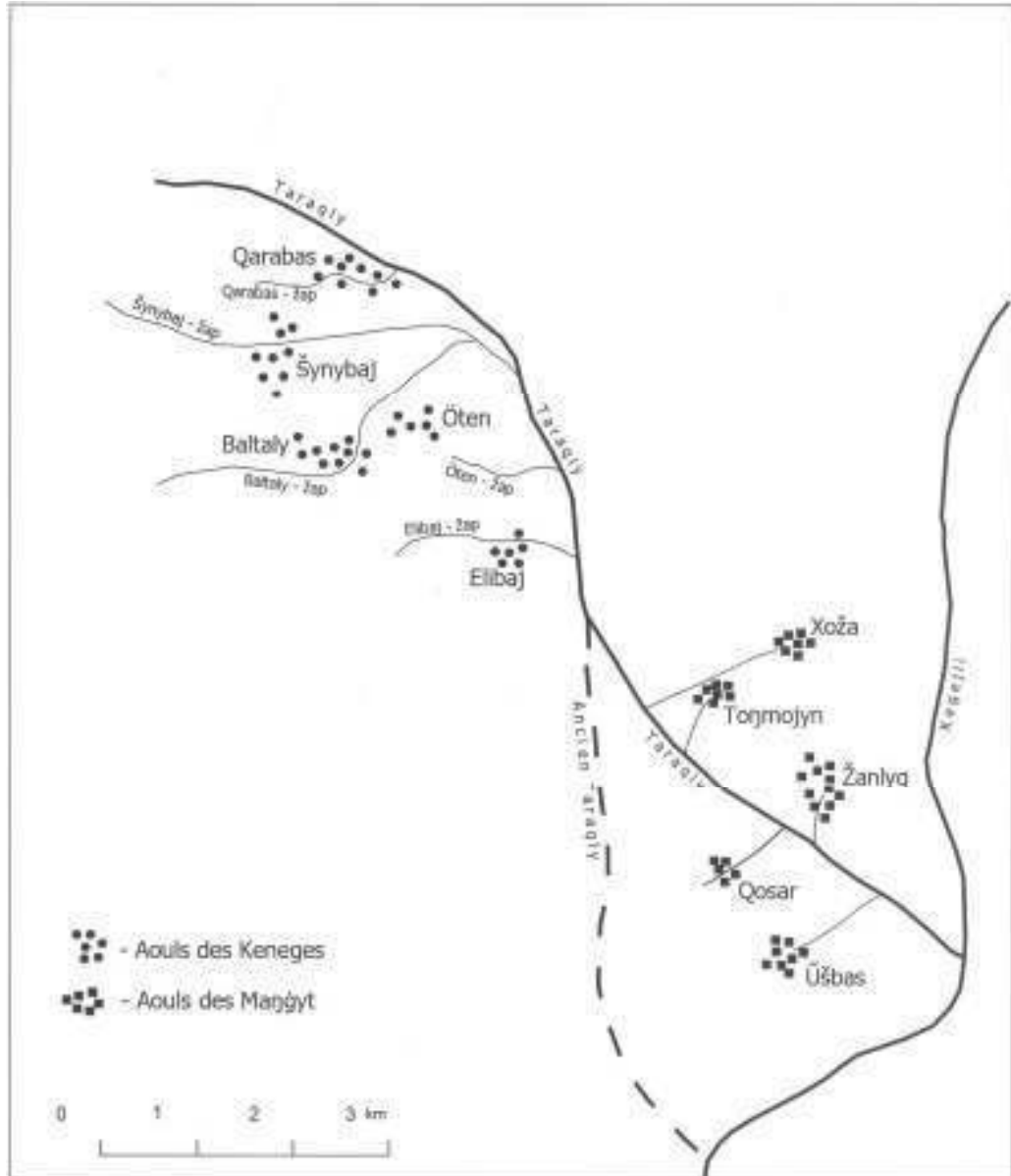
Par la suite on a visé surtout l'élargissement des kolkhozes, c'est-à-dire la fusion de plusieurs petits kolkhozes dans de grandes exploitations agricoles ou dans des sovkhozes. Le lignage mineur s'est glissé alors sous une autre étiquette : la brigade. Pendant les premières années de collectivisation, dans des kolkhozes qui englobaient des vastes espaces souvent vierges et où les brigades du kolkhoze étaient de ce fait éloignées les unes des autres, on pouvait encore voir des villages, ou des brigades, composés exclusivement de parents qui géraient les terres du kolkhoze comme autrefois on gérait les terres du *kōše*. Mais, à partir des années soixante le *kōše* a été de plus en plus déchu de ses fonctions économiques. En 1956, la mission de T. A. Ždanko s'est intéressée à l'évolution du *kōše* à l'intérieur des kolkhozes. Sur les rives du Qazaq Darya, dans la région de Mojnaq, dix foyers des Žekensal (Mūjten) habitaient alors des maisons contiguës à l'intérieur d'un bourg, du nom de Qyzyl asker "Soldat rouge", qui comptait en tout 161 foyers. En faisant l'histoire du *kōše*, l'équipe ethnographique établit une généalogie sur huit générations. Le *kōše* comprenait à cette époque 44 Žekensal qui appartenaient à quatre générations. Son plus vieux membre avait 100 ans ; 12 personnes avaient entre 80 et 55 ans ; 15 personnes entre 55 et 30 ans ; 16 personnes entre 30 et 2 ans. La dernière génération était représentée par une fille d'un an et demi. Les entretiens avec les Žekensal montrèrent que le *kōše* ne jouait plus de rôle dans leur vie économique. Ainsi, autrefois c'était le *kōšebiy* "chef du lignage" qui ouvrait la saison de pêche. À l'époque des kolkhozes ce type de décisions était pris par la direction du kolkhoze. Certains informateurs rapprochèrent néanmoins le *kōšebiy* d'autrefois du chef de brigade d'alors même si les *kōšebiy* étaient le plus souvent des hommes âgés et

D'après Ždanko 1950, p. 21



Carte du canal Kegejli en 1923

D'après Ždanko 1960, p. 149



La gestion de l'eau sur le canal Taraqly

expérimentés, ce qui n'était pas toujours vrai pour les chefs des brigades. Les membres du *kōše* restaient cependant très liés dans leur vie sociale dont chaque événement mobilisait le groupe en entier⁶⁷.

Les projets grandioses de reconstruction du réseau d'irrigation ont dû rapidement être revus à la baisse. Dans un delta comme celui de l'Amou Darya, aménagé depuis des siècles, il n'y avait pas beaucoup de possibilités pour l'innovation. Les canaux existants, malgré leur état vétuste, coulaient déjà sur les meilleurs tracés. On s'est donc le plus souvent complu à solidifier les lits des canaux existants et à améliorer leur nivellement pour éviter les érosions et les inondations. Mais, fait très important pour notre propos, on a cherché aussi à rationaliser le système d'irrigation en l'amputant des innombrables petits canaux qui amenaient l'eau aux exploitations par *kōše* d'autrefois. Le système d'irrigation s'ajusta aux étendues des champs collectifs ou de l'état. Et le *kōše*, privé de l'artère d'irrigation qui était la sienne, perdit encore davantage sa raison d'être. Il s'est effacé petit à petit au profit du clan.

La rationalisation du système d'irrigation a entraîné aussi la destruction de l'ethnotoponymie historique. Autrefois, les canaux d'irrigation portaient les noms des gens qui les avaient aménagés ou bien des clans qui s'en servaient. Les cartes, jusqu'aux années trente, comportaient donc et l'histoire des réseaux d'irrigation et le résumé des groupes qui les géraient. Ce rôle d'aide-mémoire de l'ethnotoponymie a été liquidé lorsque, à partir des années quarante, les canaux ont été systématiquement renommés. Dès lors leurs noms reflétaient l'idéologie soviétique et immortalisaient ses principaux acteurs : Lenin-žap (canal Lenin), Stalin-žap (canal Staline), Kirov-žap (canal Kirov), Molotov-žap (canal Molotov)⁶⁸ etc.

X. Les Karakalpaks d'aujourd'hui

X.1. Du système segmentaire au système à clans

Après les indépendances des pays d'Asie centrale, un véritable engouement pour les généalogies s'est manifesté au Kazakhstan et au Kirgizstan où elles ont été recherchées dans les archives, publiées en plusieurs versions, copiées à la main et apprises par cœur. Ceci ne s'est pas produit au Karakalpakistan où il n'existe qu'une seule généalogie relativement connue, attribuée à un barde des Müyten du nom de Berdaq⁶⁹. Or, elle est bien différente des arborescences de noms publiées chez les Kazaks et les Kirgiz : c'est une histoire, tantôt fictive tantôt factuelle, des principaux clans et tribus karakalpaks depuis leurs formations jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Il paraît significatif que les Karakalpaks se complaisent de cette généalogie vieille d'un siècle. En visitant les Kazaks du delta nous trouvons presque dans chaque maison des généalogies se présentant le plus souvent sous la forme d'extraits, copiés à la main, qui résument le lignage du maître de maison. De

plus, elles sont tenues à jours dans la mesure où chacun y ajoute ses propres fils et petits-fils. Ceci n'est plus vrai pour les Karakalpaks qui ne ressentent pas le besoin de noter leurs lignages. On se demande si cette pratique a jamais existé : les archives de l'Institut d'histoire, d'ethnographie et d'archéologie de Noukous ne possèdent qu'une dizaine de généalogies qui sont le plus souvent des versions de la généalogie de Berdaq. Les archives des pays voisins, Kazakstan et Kirgizstan, en contiennent des centaines. Comment expliquer ces attitudes différentes envers les généalogies ?

Dans la pratique, chaque Karakalpak connaît son clan et sa tribu et parfois seulement son lignage si c'est un lignage important. De même certains Karakalpaks, traditionnellement parmi les plus âgés, connaissent les noms de leurs ancêtres jusqu'à cinq ou huit générations. Or, il n'y a pas de tentative poursuivie pour expliquer comment les lignages personnels s'inscrivent dans le clan. En avril 2001, lors de nos enquêtes dans le delta⁷⁰, nous n'avons rencontré que deux hommes qui ont su le faire. L'un d'entre eux, Zary Saryjev, du kolkhoz Tentek arna qui est en réalité un faubourg de la ville de Mojnaq, fait sa généalogie de la façon suivante : de Qożanazar – Qalmaq ; de Qalmaq – Źaqsylyq ; de Źaqsylyq – Bekmambet ; de Bekmambet – Abylla ; d'Abylla – Sary ; de Sary – Zary (lui-même). D'après lui, Qożanazar est issu de Qoldawly, qui est l'ancêtre éponyme de l'une des tribus des Qoņyrat. Qożanazar était un guerrier qui s'illustra dans les luttes contre les Djoungars. C'est alors qu'il prit pour épouse une captive djoungare. De l'union de Qożanazar et de cette captive sont nés les Qalmaq. Qożanazar eut ensuite une deuxième femme, cette fois kazake, qui est à l'origine des Qalqaman et des Ūlkenbōrik. C'est la raison pour laquelle Qalqaman et Ūlkenbōrik ne se marient pas entre eux⁷¹. Qalmaq, Qalqaman et Ūlkenbōrik sont, dans la terminologie employée jusqu'ici, des clans des Qoldawly.

L'indifférence à la façon dont les lignages se segmentent à l'intérieur du clan peut être expliquée par le fait que chez les Karakalpaks l'exogamie touche les clans et non pas les générations. Chez les Kazaks, par exemple, l'interdit de mariage consanguin repose sur le décompte des générations, sept selon la règle ; au-delà des sept générations à ancêtre patrilinéaire commun, le mariage est possible. La connaissance de la généalogie en ligne directe est dans ce cas indispensable. Chez les Karakalpaks, où l'interdit touche tous les membres d'un clan, la généalogie a donc moins d'importance. D'où une certaine indifférence envers la segmentation en cours puisque quels que soient les lignages des époux leur alliance est interdite à l'intérieur du clan. La territorialisation du système segmentaire, enclenchée par les khans de Khiva, et le fait qu'à l'époque soviétique le *kōše* a été dépouillé de ses fonctions économiques, et donc de sa dynamique interne, aident à comprendre pourquoi un glissement d'un système segmentaire lignager vers un système à clans s'est produit chez les Karakalpaks.

Ce glissement peut être daté approximativement si nous nous rappelons que, lors de ses relevés dans les années 1940, T. A. Źdanko ne définit pas les

clans et les tribus à partir des liens généalogiques mais à partir des alliances matrimoniales. Le glissement s'est donc produit avant l'époque soviétique et il a dû être déclenché dans la première moitié du XIX^e siècle lorsque les Karakalpaks s'installent sur les terres irrigables du delta de l'Amou Darya. Dans le contexte turk, les Karakalpaks offrent l'un des rares exemples où le système segmentaire lignager, hérité des grandes confédérations des steppes, s'est accommodé à l'agriculture et a subi une transformation sans disparaître pour autant⁷².

X.2. La force conservatrice des alliances matrimoniales

Les clans karakalpaks restent exogames de nos jours. L'exogamie n'est pas locale : elle touche tous les membres du clan, qu'ils habitent le même village, des villages voisins, ou des villages éloignés. À la différence des Kazaks, chez qui les interdits matrimoniaux sont levés après un certain nombre de générations, le plus souvent sept, chez les Karakalpaks le nombre de générations n'est pas pris en compte. Tout en respectant l'exogamie, les Karakalpaks cherchent souvent à épouser des parents : les alliances préférentielles sont celles entre cousins croisés ou bien entre les enfants de deux sœurs⁷³. Les tribus karakalpakes, qui sont des alliances de clans qui échangent des épouses, sont endogames. De plus, il existe une forte tendance ethnocentrique puisque la presque totalité des mariages sont contractés entre Karakalpaks⁷⁴.

Chez les Qoňyrat, la section Šülük englobe huit tribus endogames : les mariages entre les membres d'une même tribu sont non seulement permis mais aussi préférentiels. À l'intérieur des clans – exemplairement les Qabasan des Ašamajly ou les Samat des Mújten – les mariages sont interdits. Les Žawyňgyr sont constitués, comme il a été dit précédemment, de sept clans qui sont tous exogames. Chez les On tört uruw, Qytaj, Qypšağ, Keneges et Maňgyt sont des tribus endogames dont les clans pratiquent en revanche l'exogamie. Certains de ces clans étaient autrefois réunis dans des groupes exogamiques. Ainsi, les clans des Qypšağ formaient deux groupes : *alty ata* "aux six ancêtres" et *žeti köşe* "sept lignages". L'exogamie était dans ce cas intraclanique et les interdits touchaient les membres de tous les clans intégrés dans un groupe exogamique et non pas uniquement les membres d'un seul clan⁷⁵.

Il n'y avait que deux groupes dont les rapports avec l'exogamie étaient ambigus : les Qaňgly et les Qajšyly. Lors des enquêtes de T. A. Ždanko ces groupes ont été considérés comme des clans et inclus comme tels dans les Qypšağ pour les Qaňgly et dans les Qytaj pour les Qajšyly. Or, leurs membres se mariaient entre eux. D'après T. A. Ždanko, ceci s'expliquerait, dans le cas des Qaňgly, par le fait qu'ils étaient autrefois numériquement beaucoup plus importants et formaient une tribu, donc une unité endogame. Quant aux Qajšyly, il existe deux légendes qui tentent d'expliquer leur pratique de l'endogamie. D'après la première, quand l'ancêtre des Qajšyly

devint *shaykh*, à l'époque où ils habitaient encore le Turkestan, le droit lui a été accordé, comme à tous les *shaykh*, de choisir sa femme à l'intérieur de son clan. D'après la deuxième, quand l'ancêtre des Qajšyly devint *shaykh*, il eut un songe qui lui prédisait qu'il aurait neuf fils dont les descendants (les neuf lignages majeurs des Qajšyly) peuvent se marier entre eux⁷⁶.

La majorité des chercheurs soviétiques décrivait l'exogamie comme une survivance, vouée à disparaître sous peu. Toujours est-il qu'à l'aube du XXI^e siècle l'exogamie règle encore les mariages chez les Karakalpaks. D'autres types d'alliances matrimoniales, comme le lévirat et le sororat, se sont aussi avérés plus persistants que ne pouvait l'espérer l'idéologie soviétique.

En avril 2001, 56 hommes ont été questionnés sur les alliances matrimoniales des trois dernières générations (la leur, celle de leurs parents et celle de leurs enfants) et des renseignements sur 506 mariages ont été ainsi obtenus. Sur l'ensemble des alliances matrimoniales, il n'y avait que 55 mariages avec des Kazaks et seulement huit avec des Ouzbeks. Les interlocuteurs karakalpaks étaient tous des Qoňyrat, à une exception près. Les alliances matrimoniales étaient le plus souvent entre Qoňyrat ; dans 31 cas seulement (sur 506) les conjoints appartenaient aux On tört uruw. À l'intérieur des Qoňyrat, nos interlocuteurs se définissaient comme Šüllik, sauf deux qui étaient Žawynğyr. La quasi-totalité des mariages réunissait donc des Šüllik : sur ces 506 mariages il n'y en avait que quinze entre Šüllik et Žawynğyr. Et sur les 506 mariages recensés, il n'y a eu qu'une seule transgression de l'exogamie : il existe à Porlytaw un couple dont les deux époux sont des Saryton des Qoldawly.

Les relations d'affinité entre certaines tribus qui échangent régulièrement des conjoints sont par contre très instables. Vers les années cinquante, Ždanko a publié les relevés suivants en suggérant que, hors des mariages endogames traditionnels, on pouvait mettre en évidence des mariages préférentiels entre certaines tribus :

- sur 76 mariages ašamajly, 40 sont des mariages endogames entre Ašamajly ; 22 sont des mariages entre Ašamajly et Qyjat.
- sur 35 mariages qoldawly, 22 sont des mariages endogames entre Qoldawly ; cinq sont des mariages entre Qoldawly et Müjten⁷⁷.

En 2001, des relevés semblables ont été effectués parmi les Ašamajly et les Qoldawly de la région de Mojnaq. En voici les résultats :

- sur 78 mariages Ašamajly, 25 sont contractés entre Ašamajly et Balğaly ; 20 sont des mariages endogames entre Ašamajly et 12 des mariages entre Ašamajly et Qyjat.
- sur 135 mariages qoldawly, 48 sont des mariages endogames entre Qoldawly ; 37 – des mariages entre Qoldawly et Balğaly ; 4 – des mariages entre Qoldawly et Müjten.

La prédominance des mariages endogames est évidente. Il paraît très difficile par contre de mettre en évidence la tendance, si elle existe vraiment,

d'échanges préférentiels des femmes entre certaines tribus. Ainsi, si T. A. Ždanko suggère que les mariages entre Qoldawly et Mújten aient été préférentiels, nos relevés montrent que les Qoldawly épousent aussi fréquemment des Balgaly. Il nous semble que ce ne sont pas les échanges préférentiels qui l'emportent mais le voisinage entre tribus. Les Karakalpaks, à la différence de leurs voisins kazaks, cherchent des femmes le plus près possible. Or, le delta est une région très faiblement peuplée, et de plus elle est peuplée entièrement par des Qoňyrat, à l'exception des Kazaks qui y sont les seuls "étrangers". Si, tout en obéissant aux règles de l'exogamie, on cherche des femmes le plus près possible, le nombre prédominant de mariages entre tel clan et un autre, ou telle tribu et une autre, dépend surtout du voisinage. Les Karakalpaks n'ont pas subi d'exodes importants au XX^e siècle, mais il y a eu de nombreux déplacements de groupes qui voyaient leurs terres, ou plus précisément les terres de leurs kolkhozes, soit inondées soit asséchées. Ces déplacements n'ont jamais été très importants. Ils ont été suffisants cependant pour influencer la configuration des alliances matrimoniales. Si dans les années cinquante les Ašamajly épousaient surtout des Qyjat c'est que dans la région où ils habitaient les Qyjat étaient leurs voisins les plus proches ; et si, au début du XXI^e siècle, ces mêmes Ašamajly épousent davantage des Balgaly c'est qu'à la suite des déplacements récents les Ašamajly et les Balgaly sont devenus voisins comme l'étaient autrefois les Ašamajly et les Qyjat.

X.3. Face à l'écologie

La situation écologique dans le delta de l'Amou Darya commence à se dégrader vers les années cinquante du XX^e siècle. Le Parti communiste de l'URSS décide alors d'accroître la production agricole des républiques centrasiatiques, autrement dit, le surface des terres irriguées. Au Karakalpakistan, mais aussi au Turkménistan, on part à "la conquête du désert" et on envisage de construire des canaux qui y amèneraient de l'eau. Certains de ces projets ont échoué, d'autres ont réussi. Des échecs, nous ne mentionnerons que le Grand canal turkmène. Des réussites, nous nous limiterons à nommer le canal Qyrq-qyz, dans la région de Törtkül et, dans une certaine mesure, le canal du Qaraqum⁷⁸. Près de la ville d'Oba ce canal s'approprie chaque année à peu près 12 km cubes des eaux de l'Amou Darya. Peu après sa mise en exploitation, vers le milieu des années soixante, les premières baisses dans le niveau de la mer d'Aral ont été enregistrées. Essayons donc de décrire les dimensions humaines de cette catastrophe écologique.

Dans la première moitié du XIX^e siècle la région de Mojnaq était peuplée par des Karakalpaks (Mújten, Qoldawly et Ašamajly) et des Kazaks (Álim) qui pratiquaient l'élevage et la pêche – sur le fleuve, sur ses défluent, dans les lacs du delta et très peu en mer. Cette pêche artisanale, si peu typique des Turks, était indispensable à la subsistance des groupes riverains et assurait parfois des surplus vendus aux marchés de Qoňyrat, de Šymbaj et de Xoželi. L'arrivée, vers 1874, des Cosaques de l'Oural, joue un rôle important dans

son développement. Ces derniers mettent en place les premières pêcheries et conserveries employant de la main d'œuvre locale. Les plus grandes exploitations se trouvaient alors à Mojnaq, à Bozataw, à Ūrge, à Qaražar et sur le lac Qaraterę dans la partie occidentale du delta puis, dans sa partie orientale, à Aqqala et dans la région de Termenbes. La nouvelle industrie aide à accroître la population du delta : à la fin du XIX^e siècle il n'y avait que 340 foyers karakalpaks et kazaks et 160 foyers russes ; en 1915, Ūrge seul comptait 300 foyers, Qaraterę 45, Termenbes 80. Plus de 150 foyers karakalpaks pratiquaient la pêche sur le Qara-özek⁷⁹.

Les Soviëts héritent de cette industrie et s'empressent de la développer. Les exploitations privées sont remplacées tout d'abord par des artels, puis par des kolkhozes. En 1930, dans la région de Mojnaq, il y avait 11 kolkhozes de pêche réunissant 1747 foyers⁸⁰. Vers 1934 le nombre des foyers y atteint 2505. La conserverie de Mojnaq est construite en 1940. Les pêcheries d'Ūšsaj, d'Ūrge, de Porlytaw et du Qazaq Darya l'approvisionnent en poisson. Beaucoup de Russes arrivent dans la région et trouvent de l'emploi soit dans les pêcheries et conserveries soit dans le transport fluvial. Dans les années soixante la densité de population dans le delta reste cependant très faible – 0,6 personne par km².

Le kolkhoz Marat a été l'un des premiers kolkhozes de pêche organisés au Karakalpakistan⁸¹. Il se trouvait sur l'un des bras de l'Amou Darya – l'Aq Darya – qui se jetait alors dans la mer d'Aral. À partir des années cinquante les inondations se succèdent. D'après certains informateurs, ils ont dû se déplacer jusqu'à sept fois vers l'amont du bras⁸². Enfin, en 1954, les gens du kolkhoze ont été évacués, en bateaux, et installés en partie dans les faubourgs de Mojnaq, où ils habitent encore, et en partie à Šeġe.

Šeġe, un bourg bâti en 1953-55, a accueilli donc tout d'abord des gens du kolkhoz Marat. Ses autres habitants sont originaires du bourg de Zajr qu'ils avaient quitté en 1932/33 pour s'installer dans un kolkhoze de pêche sur la presqu'île de Bajqoža. Ils y sont restés jusqu'en 1956 quand ils ont dû fuir les inondations. On les a installés alors à Šeġe, à 38 km au sud-est de Mojnaq.

À partir de 1943, les inondations menaçaient le kolkhoze de nom de Maypost, sur les rives de l'Aq Darya, qui y avait remplacé une ancienne exploitation privée. En 1946, le kolkhoze est déplacé en amont, à l'endroit connu sous le nom d'Aq-qala. Il y a fonctionné jusqu'en 1954 quand, à nouveau à cause des inondations, les gens ont été envoyés vers Mojnaq ou bien vers Porlytaw. Ce type de déplacement a touché aussi les populations kazake et ouzbèke du delta. Les bourgs ouzbeks des kolkhozes de Kök Darya (ancien Čapaev) et d'Axunbabaev, tous les deux dans la région de Qoņyrat, datent des années quarante et sont fondés par des gens qui fuyaient les inondations.

Au milieu des années cinquante la situation a été renversée. La monoculture de coton prend des dimensions "soviétiques" et absorbe de plus en plus les eaux de l'Amou Darya. Un esprit pionnier, qui frôle la folie, pousse les

Soviets à développer la riziculture. Avec la construction du canal du Qaraqum (commencée en 1954 et terminée en 1967) qui emporte les neuf dixièmes de l'eau du fleuve vers le Turkménistan, la population du delta oublie les inondations et affronte le dessèchement. Entre 1948 et 1974, 20 lacs de tailles différentes disparaissent de la carte du delta. Les terres jusqu'alors submergées attirent l'attention par la couche épaisse de loess fertile. On s'empresse de construire des canaux qui les pourvoient en eau et d'y organiser des kolkhozes... qui cultivent soit le coton soit le riz. Ces kolkhozes sont peuplés en grande partie par des foyers sinistrés qui abandonnent les pêcheries et les conserveries du delta. Les terres du kolkhoze "Rawšan" étaient, en 1943, sous l'eau. Vers les années cinquante-six ce n'est plus le cas et on y installe des foyers sinistrés d'Ûrge où les pêcheries nourries par le lac Qarateren ne fonctionnent plus puisque le lac n'existe guère. L'endroit où se trouve le bourg actuel de Şağyrlıq était aussi sous l'eau entre 1930 et 1950. Lorsque l'eau s'est retirée, on y a reconstruit un ancien réseau d'irrigation et un sovkhoe y a vu le jour en 1960. Mais ce sovkhoe, comme d'ailleurs le kolkhoze de "Rawšan", n'a pu fonctionner normalement que pendant une quinzaine d'année. À partir de 1975, le manque d'eau fait diminuer la production agricole qui, ici comme ailleurs, se limite le plus souvent au coton et au riz.

Depuis, la mer d'Aral a perdu plus de la moitié de sa surface. Le fond desséché de la mer (36 500 km²) est balayé par des vents qui emportent une poussière imprégnée du sel et de pesticides, sur des centaines de km². L'irrigation intensive pratiquée depuis cinquante ans a accru de façon drastique la salinité des sols et a pollué les nappes phréatiques. Les vents empestés et les sols salés ont commencé par détruire la flore et la faune autochtones. Ils endommagent ensuite les cultures et les pâturages. Mais, surtout, ils minent de maladies les populations locales chez qui on a enregistré l'un des plus hauts taux de mortalité infantile dans le monde.

Les Russes ont été les premiers à quitter la région. Leur départ, au début des années quatre-vingt, a marqué la fin de la pêche industrielle et du transport fluvial. Après les indépendances des républiques de l'Asie centrale, de nombreux Kazaks du Karakalpakistan sont retournés au Kazakstan. Ceux des Kazaks qui y restent encore ne désespèrent pas d'y parvenir un jour. Il n'y a que les Karakalpaks qui n'ont pas de choix. Et, on les entend préférer avec résignation : « Lorsque tous quitteront la région nous y resterons, nous – les vrais Karakalpaks ». Ces bouleversements récents font qu'à la fin du XX^e siècle le delta de l'Amou Darya retrouve une configuration ethnique qui correspond en grande partie à celle de la fin du XIX^e siècle.

X.4. Le delta de nos jours

Dans la région du delta les Karakalpaks sont distribués de la même façon qu'à la fin du XIX^e siècle : les Şüllik (Qoňyrat) restent proches des rives de la mer d'Aral, même si la mer se rétrécit. Les On tört uruw sont encore très

attachés à la région de Kegejli tandis que les *Žawynğyr* (Qoňyrat) sont concentrés dans la région de *Šumanaj* où les Turkmènes se font de plus en plus rares. Les régions agricoles du sud du pays, comme celle de *Törtküł*, n'ont pas encore connu les épreuves du delta et les déplacements des populations y ont été moins significatifs. Mais, depuis quelques dizaines d'années maintenant, ces régions vivent à la merci du débit du canal du *Qaraqum* : plus les sables du *Qaraqum* s'imbibent de l'eau de l'*Amou Darya*, moins il en reste pour les champs ouzbeks et karakalpaks situés en aval.

Les bourgs du Karakalpakistan frappent par leur homogénéité : ils sont soit karakalpaks, soit ouzbeks, soit kazaks et rarement mixtes. Ainsi, dans un collectif agricole, au nom d'*Axunbabaev*, située près de la ville de *Qoňyrat*, 95 % des habitants sont ouzbeks, 3 % seulement karakalpaks et 2 % kazaks⁸³. Un collectif voisin, celui de *Rawšan*, situé à quelques dizaines de kilomètres de la même ville, réunit 903 foyers dont 30 karakalpaks, 13 ouzbeks, et les autres – c'est-à-dire à peu près 96 % des habitants – kazaks⁸⁴.

Dans les localités à population mixte, qui sont de moins en moins nombreuses à cause des départs des Russes et des Kazaks, le territoire ethnique se rétrécit le plus souvent au quartier ou à la rue. Les affinités entre Karakalpaks et Kazaks sont beaucoup plus fortes que celles entre Karakalpaks et Ouzbeks. Par endroits, les Karakalpaks font leurs les foyers kazaks et ne les mentionnent pas si l'on pose des questions sur les gens qui y habitent. Et quand ils veulent insister sur le fait que le bourg est entièrement karakalpak on entend souvent : « Que des Karakalpaks. Il n'y a même pas de Kazaks »⁸⁵.

Les bourgs karakalpaks sont peuplés par des gens appartenant à la même tribu et souvent au même clan. *Tentek arna*, l'un des faubourgs de *Mojnaq*, est peuplé par quatre clans des *Qoldawly* : *Qalmaq*, *Jamanawyl*, *Qyzylajaq* et *Saryton*. À l'intérieur du bourg, les *Qalmaq* vivent tous regroupés dans le même quartier et ils sont fiers de dire que parmi eux il n'y a qu'un seul foyer des *Xoža*⁸⁶. À *Šege*, les propos suivants ont été entendus : « Mes voisins, ils sont tous du même clan que moi. Nous sommes du même clan. Nos pères ont des ancêtres communs. Il n'y a que deux ou trois d'entre nous qui habitent *Noukous*. Nous ne nous marions pas entre nous. Mais dans la vie et dans la mort nous sommes toujours ensemble. Notre village est comme cela »⁸⁷. Et, à une échelle encore plus petite, il n'est pas rare que le voisinage soit un groupe de parents – *atalaš* « qui ont un ancêtre commun ».

Il existe certainement une rupture entre les villes et la campagne. La capitale *Noukous*, aussi modeste qu'elle soit, attire des gens de toutes les régions. Ceci est moins vrai pour les villes régionales. Le départ massif des Russes et des Européens a contribué à la «karakalpakisation» des villes. Ainsi, celle de *Mojnaq* est peuplée actuellement à 80 % des Karakalpaks appartenant à la tribu des *Ašamajly*.

La catastrophe écologique, l'homogénéisation ou la "karakalpakisation" de la population du delta et les nouveaux états indépendants qui se sont cloisonnés par des frontières infranchissables sont à l'origine d'un nouveau nationalisme karakalpak marqué par un fort sentiment de sinistrose. Beaucoup de vieillards se rappellent le lit débordant de l'Amou Darya quand d'une rive le regard n'atteignait pas l'autre, les forêts denses le long du fleuve (*tuğaj*) où le gibier abondait, les eaux du fleuve et de la mer qui pullulaient de poissons. Dans un autre registre, il y en a encore beaucoup qui se souviennent des équipes de la mission du Khorezm qui d'un été à l'autre égayaient les déserts et les kolkhozes. Lors de nos enquêtes en avril 2001 un pêcheur de Qazaq Darya a remarqué qu'aucun étranger n'était venu lui poser des questions depuis les années 1960 quand leur kolkhoze avait accueilli l'équipe de T. A. Ždanko. Abandonnés par la nature et délaissés par leurs voisins, les Karakalpaks résistent par une fierté exacerbée. Ils n'admettent jamais qu'ils n'ont pas de choix, ils insistent toujours sur la lâcheté de ceux qui quittent les régions sinistrées et sur la "karakalpacité" de ceux qui s'y maintiennent. Ainsi, se raccrochent-ils à leur histoire qui leur rappelle à la fois les steppes et les rivages d'Asie centrale, qui met en valeur leur mobilité et leur capacité de manier avec le même naturel la binette et l'araire, la barque et la foène, la charrette et le fouet et qui témoigne de leur résistance aussi bien aux conditions naturelles éprouvantes qu'aux voisins démographiquement beaucoup plus importants. Et, traumatisés par l'isolement, s'enferment-ils davantage dans leurs solidarités locales qui deviennent la condition non seulement de leur cohésion mais aussi de leur survie.

Svetlana Jacquesson
IFÉAC – Tachkent

NOTES

1. Pour l'histoire de l'ethnonyme "Karakalpak" cf. Golden 1992 : 403-404 et Golden 1996.
2. Ždanko 1950 : 12.
3. *Ibidem*
4. Ždanko 1950 : 13.
5. Nom commun pour la région du moyen Syr Darya, d'après la ville de Turkestan qui abrite la tombe d'Ahmad Yasawi.
6. L'un des bras par lequel le Syr Darya se jette dans la mer d'Aral.
7. Andrianov 1958 : 48. Les légendes sur Žijdeli Bajsun ont été analysées par Tolstova 1984 : 127. Cf. aussi Berdiev 1997.
8. Žanybek, Orusbij et Ormambetbij sont des notables noğaj mentionnés dans les sources russes de la fin du XVI^e siècle.
9. Vers le XVI^e siècle les Kazaks se divisent en trois grands ensembles, appelés *žüz* en kazak, et rendus tantôt comme "hordes" tantôt comme "centaines" en français.

L'origine de ces trois ensembles est l'une des questions les plus disputées de l'histoire kazake. Ce qui est certain est que ces trois ensembles correspondent à trois régions historiques et géographiques bien différentes : la Centaine majeure vit au sud-est montagneux du pays, la Centaine moyenne dans les steppes du Kazakstan central et oriental et la Centaine mineure dans les déserts et semi-déserts de l'ouest du pays.

10. Levšin 1996 : 289.
11. À propos des Kazaks du delta de l'Amou Darya cf. Šalekenov 1966.
12. Pour l'histoire des Karakalpakhs du Syr Darya cf. Andrianov 1964 et Kamalov 1968 : 25-80.
13. "Poezdka iz Orska v Hivu i obratno, soveršenaa v 1740-1741 godah poručikom Gladyševym i geodezistom Muravinyim [Voyage d'Orsk à Khiva effectué en 1740-1741 par le lieutenant Gladyšev et le géodésiste Muravin]", *Geografičeskie izvestia*, 1851, section II, pp. 519-599.
14. Ždanko 1950 : 15.
15. Ždanko 1950 : 17.
16. Kamalov 1968 : 54.
17. Šalekenov 1966 : 60.
18. Levšin 1996 : 59.
19. Andrianov 1960 : 173.
20. Tolstova 1964 : 294.
21. Tolstova 1961 : 34.
22. Sur la diaspora karakalpakhe cf. Tolstova 1959 et Tolstova 1963.
23. Andrianov 1958 : 40-41.
24. Ždanko 1950 : 141.
25. Andrianov 1958 : 39. Les Sartres sont les descendants, à l'époque déjà turcisés, des anciens Khorezmiens.
26. Gulâmov 1957 : 208.
27. Les Ouzbeks d'Aral ont été le sujet d'étude de K. Zadyhina, cf. Zadyhina 1952 et 1958.
28. Andrianov 1958 : 51.
29. *Ibidem*
30. Andrianov 1958 : 49.
31. Andrianov 1958 : 62.
32. Cf. *supra*, p. 1.
33. La tradition a été notée en 1945, cf. Andrianov 1952 : 568.
34. Andrianov 1958 : 66.
35. L'une des tribus des Qoňyrat.
36. Ždanko 1950 : 147.
37. Andrianov 1958 : 66.
38. Šalekenov 1966 : 36.
39. Žilina 1989 : 99.
40. *Ibidem*
41. *Ibidem*
42. P. P. Ivanov est le premier promoteur des études de l'histoire karakalpakhe. Les archives des khans de Khiva ont été retrouvées en 1936. Jusqu'à cette date, P. P. Ivanov et A. N. Samojlovič dirigent une équipe de chercheurs de l'Institut d'orienta-

- lisme de l'Académie des sciences d'URSS qui dépouille les sources historiques, aussi bien russes que centrasiatiques, et recueille toutes les données concernant les Karakalpaks, cf. Ivanov 1934. Les travaux de cette équipe sont à la base du premier recueil de matériaux pour l'étude de l'histoire karakalpakke publié en 1935, cf. *Materialy* 1935. Quatre ans après la découverte des archives, P. P. Ivanov publie leur description et traduit en partie certains documents concernant les Karakalpaks, cf. Ivanov 1940. Ses recherches par la suite donneront naissance à un article consacré entièrement à l'histoire des Karakalpaks et publié après sa mort en 1942 lors du siège de Leningrad, cf. Ivanov 1945. Le dépouillement des archives des khans de Khiva, qui ont été complétées en 1961 par 3 000 autres documents découverts dans les réserves de la même Bibliothèque, a été continué par Ü. Bregel, cf. Bregel 1967. C'est à lui aussi que nous devons l'édition du texte *čagataj*, avec sa traduction en anglais, de la chronique de Munis et Agahi (XIX^e siècle) qui est une autre source incontournable pour l'étude de l'histoire des Karakalpaks dans le khanat de Khiva, cf. Bregel 1988 et Bregel 1999.
43. Kaul'bars 1881 : 502-517.
 44. Ždanko 1950 : 24. La commission sous la responsabilité du colonel Nosovič travailla dans deux régions : la région de Šuraxan (Törtkül de nos jours) et la région de Šymbaj. Les matériaux concernant la région de Šuraxan ont été utilisés en partie par O. Škapskij dans *Amu-dar'inskie očerki : k agrarnomu voprosu na nižnej Amu-Dar'e* [Esquisses de l'Amou Darya : à propos de la question agraire dans la région du bas Amou Darya], Tachkent, 1900, 283 p. Ceux qui concernent la région de Šymbaj n'ont pas été retrouvés dans les archives.
 45. *Materialy po obsledovaniiu kočevogo i osedlogo tuzemnogo hozjštva i zemlepol'zovaniâ v Amudar'inskom otdelâ Syrdar'inskoj oblasti* [Matériaux concernant la prospection des foyers nomades et sédentaires et la gestion des terres dans le district de l'Aniou Darya de la région du Syr Darya], Tachkent, 1915 ; 2 vols.
 46. *Materialy po rajonirovaniu Srednej Azii : territoriâ i naselenie Buhary i Horezma* [Matériaux concernant la démarcation des frontières de l'Asie centrale. Livre 1 : Le territoire et la population de Boukhara et du Khorezm], Tachkent, 1926. Le premier livre des *Matériaux* est en deux parties : la première partie est consacrée à Boukhara et la deuxième au Khorezm.
 47. En 1945, au lendemain de la IIe Guerre Mondiale, l'Expédition archéologique du Khorezm, organisée par l'Institut d'histoire de la culture matérielle de l'Académie des sciences d'URSS, se dote, sur l'initiative de S. P. Tolstov, d'équipes ethnographiques qui ont pour but, entre autres, « de mener une prospection systématique de la population de l'oasis [du Khorezm], de préciser la distribution des groupes locaux et d'élaborer des cartes ethniques détaillées », cf. Ždanko 1997a : 72. L'équipe karakalpakke est présidée, de 1945 à 1959, par Tatâna Aleksandrovna Ždanko. Disciple fidèle de S. P. Tolstov c'est elle qui, au sein d'une équipe d'ethnographes, de géographes et d'historiens, se charge de l'étude de l'organisation sociale des Karakalpaks et de leur ethnohistoire. T. A. Ždanko est donc la première à publier un relevé détaillé des tribus karakalpakes, de leurs subdivisions et de leurs généalogies, cf. Ždanko 1950. C'est une contribution magistrale à l'étude des Karakalpaks même si elle souffre parfois d'une ambition démesurée qui consiste à vouloir reconstituer l'histoire ethnique des Karakalpaks, leur "ethnogénèse" pour employer un mot factice mais très usité par l'école soviétique, et à schématiser, puis cartographier, leur structure tribale.
 48. Dans la première moitié du XVII^e siècle, l'appellation *On tort uruw* s'applique aux Ouzbeks, cf. *supra* IV. 1. Lorsque Abû al-Ghâzî organise les Ouzbeks d'Aral en quatre *tüpe*, il rattache à ces *tüpe* ceux qui sont nommés dans les sources "les

- Quatorze tribus”. Il semble que dans ce cas On tört uruw est un nom collectif pour des tribus isolées et de petite taille comme, dans le cas des Ouzbeks, Žalajyr, Ali-eli, Keneges, Hoža-eli, Durman et autres. Ce n'est que dans le premier quart du XIX^e siècle que l'appellation On tört uruw commence à s'appliquer aux Karakalpaks.
49. L'origine des deux fractions des Qoŋyrat est inconnue. Pendant un moment on a même douté de leur existence réelle et on les a caractérisées comme des divisions administratives liées au système fiscal du khanat de Khiva et non pas à la structure interne des Qoŋyrat.
 50. Ždanko 1950 : 132.
 51. Tolstova 1961 : 35.
 52. “Généonyme” est un terme que nous empruntons aux ethnographes soviétiques. Les noms des lignages, des clans et des tribus sont des “généonymes” à la différence des ethnonymes qui désignent le plus souvent des “nations” comme Karakalpaks, Ouzbeks etc.
 53. Ždanko 1950 : 39-40.
 54. Ždanko 1950 : 60.
 55. Ždanko 1952 : 484-485.
 56. Kaul'bars 1881 : 509-514.
 57. Kaul'bars 1881 : 505-509.
 58. Sur cette question cf. Kosbergenov 1958 : 228-235.
 59. Les études sur le *köŋe* karakalpak ont été menées par T. A. Ždanko. Les plus intéressantes de ses études, ou celles où le verbiage idéologique est le moins pesant, se présentent sous la forme de notes de terrain, cf. Ždanko 1959a et 1959b. Une bonne étude sur les communautés d'irrigation, chez les Turkmènes cette fois, est l'article de B. Bouchet “Tribus d'autrefois, kolkhozes d'aujourd'hui” dans : O. Roy (Ed.), *Des ethnies aux nations en Asie centrale*. Aix-en-Provence : EDISUD, 1991 ; pp. 55-69 (R.E.M.M.M. 59-60, 1991/1-2).
 60. Ždanko 1959a : 105.
 61. Les mots *žarmyš / žarğan / žarma* sont tous des dérivés du verbe *žar-* “rompre, déborder, enfoncer” et ils rappellent que les canaux principaux dans le delta de l'Amou Darya étaient soumis sans cesse à la force érosive du courant principal.
 62. Ždanko 1950 : 67.
 63. Les majuscules entre parenthèses indiquent les tribus : QP pour Qypŋaq, MN pour Maŋgyt, KN pour Keneges et QT pour Qytaj.
 64. Ždanko 1950 : carte 11.
 65. Ždanko 1960 : 148-152.
 66. Pour les versions soviétiques de l'histoire de la collectivisation au Karakalpakistan cf. Ametov 1972 et Dosumov 1971. Des exemples de la réévaluation de cette période de l'histoire karakalpake sont les articles de M. Sarybaev et A. Žumaŋev. Cf. Sarybaev 2000 et Žumaŋev 2000.
 67. Ždanko 1959 : 194.
 68. À titre d'exemple on peut comparer les cartes de la région de Šymbaj : la première qui date de 1923 a été publiée par Ždanko 1950 et la deuxième, cette fois de 1951, se trouve dans l'article de Šalekenov 1958 : 301.
 69. La *Généalogie*, *ŋežere* en karakalpak, de Berdaq a fait l'objet de nombreuses publications au Karakalpakistan. Des multiples éditions et traductions du texte, nous ne retenons que celle de Hamidov 1995. Le texte de la *Généalogie* a inspiré de nombreuses

recherches qui se perdent le plus souvent dans la reconstitution de l'histoire karakal-pake. À titre d'exemple cf. Tilewmuratov 1994.

70. Les enquêtes ont été menées dans le cadre du projet "Échanges génétiques et linguistiques entre Orient et Occident au nord et au sud de l'Himalaya", cf. à propos de ce projet la note 33 de l'article de F. Jacquesson dans le présent volume. Elles se sont déroulées du 1 au 15 avril 2001 avec la participation d'une équipe d'ethnographes de l'IHAE de la FK de l'AS d'Ouzbékistan qui a travaillé sous la responsabilité de l'auteur du présent article. Les données ethnographiques extraites des travaux du Projet sont introduites par Projet NSH et suivies par le numéro d'identification de l'informateur.
71. Projet NSH, KK04.
72. C'est le cas chez la majorité des Ouzbeks, par exemple.
73. Ždanko 1950 : 71.
74. La vie familiale des Karakalpaks est le sujet de la monographie d'A. Bekmuratova, cf. Bekmuratova 1970. Sur la même question cf. aussi Nurmuhamedova 1984.
75. Ždanko 1950 : 72.
76. Ždanko 1950 : 71.
77. Ždanko 1950 : 94.
78. À propos du projet du Grand canal turkmène et de la construction du Canal du Qaraqum cf. l'article de V. Germanov dans le présent volume. Dans Ždanko 1958 nous trouvons un témoignage de l'euphorie des promoteurs de la "conquête du désert" et une description détaillée des "kolkhozes internationaux" qui accueillent ces promoteurs.
79. Ötemisov [Utemisov] 1972 : 119.
80. Ötemisov 1979 : 36.
81. L'histoire de Tentek arna, Šege, Porlytaw, Šagyrylyq, Kök Darya et Axunbabaev est reconstituée à partir des travaux du Projet NSH.
82. Projet NSH, KK04.
83. Projet NSH. Rapport de X. Esbergenov.
84. *Ibidem*
85. Projet NSH, KK 06 et KK16.
86. Projet NSH, KK04.
87. Projet NSH, KK 36.

BIBLIOGRAPHIE :

- Ametov 1972 : K. A. Ametov, *Agrarnaâ politika sovetskoj vlasti v Karakalpakii* [La politique agraire du pouvoir soviétique en Karakalpakie], Noukous : Karakalpakistan, 1972 ; 229 p.
- Andrianov 1952 : B. V. Andrianov, "Ak Džagyz : k istorii formirovaniâ sovremennoj ètničeskoj territorii karakalpakov nizov'â Amudar'i [Aqžagys : contribution à l'histoire de la formation du territoire ethnique des Karakalpaks dans le delta de l'Amou Darya]", *THAEE* vol. I, Moscou : AN SSSR, 1952 ; pp. 567-585.
- Andrianov 1958 : B. V. Andrianov, "Ètničeskaâ territoria Karakalpakov v severnom Horezme XVIII-XIX vv. [Le territoire ethnique des Karakalpaks dans le

- Khorezm du Nord aux XVIII^e-XIX^e siècles]”, *THAEE*, vol. III, Moscou : AN SSSR, 1958 ; pp. 7-117.
- Andrianov 1960 : B. V. Andrianov, “Izučenie karakalpakskoj irrigacii v bassejne Žanydar’i v 1956-1957gg. [Recherches sur l’irrigation karakalpake dans le bassin du Žaņa Darya en 1956-1957]”, *MHE*, fasc. IV, Moscou : AN SSSR, 1960 ; pp. 172-190.
- Andrianov 1964 : B. V. Andrianov, “Karakalpaki v nizov’âh Syr-dar’i i na Žanydar’e (XVII-XIX v.) [Les Karakalpaks dans le delta du Syr Darya et sur le Žaņa Darya (XVII^e-XIX^e siècles)]” dans : Tolstov 1964 : I, 134-163.
- Bekmuratova 1970 : A. Bekmuratova, *Byt i sem’â Karakalpakov v prošlom i nastoâšem* [La vie familiale des Karakalpaks dans le passé et de nos jours], Noukous : Karakalpakistan, 1970 ; 117 p.
- Berdiev 1997 : Ž. T. Berdiev ; M. T. Tilewmuratov, “Xalyq anyzlaryndağy Žijdeli Bajsynnyñ ornyn anyqlaw mänisinde [À propos de la localisation de Žijdeli Bajsun des légendes populaires]”, *Vestnik KKFAN UzSSR*, n° 3, 1997, pp. 103-106.
- Bregel 1967 : Ū. Bregel, *Dokumenty arhiva hivinskih hanov po istorii i ètnografii Karakalpakov : podbor dokumentov, vvedenie, perevod, primečaniâ i ukazateli Ū. Bregelâ* [Documents des archives des khans de Khiva concernant l’histoire et l’ethnographie des Karakalpaks : choix de documents, introduction, traduction, notes et index d’Ū. Bregel], Moscou : Nauka, 1967 ; 539 p.
- Bregel 1988 : Yuri Bregel (Ed.), *Firdaws al-iqbâl : history of Khorezm*. By Shir Muhammad Mirab Munis and Muhammad Riza Mirab Agahi. Edited by Yuri Bregel. Leiden ; New York : E. J. Brill, 1988 ; 1280 p.
- Bregel 1999 : Yuri Bregel (Trad.), *Firdaws al-iqbâl : history of Khorezm*. By Shir Muhammad Mirab Munis and Muhammad Riza Mirab Agahi. Translated from Chagatay and annotated by Yuri Bregel. Leiden ; Boston : Brill, 1999 ; 718 p. (Islamic History and Civilization. Studies and Texts : v. 28).
- Dosumov 1971 : Â. M. Dosumov (Ed.), *Osušestvlenie leninskoj programmy post-roeniâ socializma v Karakalpakii 1917-1937* [La réalisation du programme de Lenine pour la construction du socialisme en Karakalpakie 1917-1937], Tachkent : Fan, 1971 ; 281 p.
- Golden 1992 : P. B. Golden, *An Introduction to the History of the Turkic Peoples. Ethnogenesis and State-Formation in Medieval and Early Modern Eurasia and the Middle East*, Wiesbaden : Harrassowitz, 1992 ; 483 p.
- Golden 1996 : P. B. Golden, “The Černii Klobouci”, dans : Berta A.; Brendemoen B. ; Schönig C. (Eds.), *Symbolae Turcologicae : Studies in Honour of Lars Johanson*, Stockholm : Swedish Research Institute in Istanbul, 1996 ; 246 p. (*Transactions*, vol. VI) ; pp. 97-107.
- Gulâmov 1957 : Â. G. Gulâmov, *Istoriâ orošeniâ Horezma s drevnejših vremën do naših dneĵ* [Histoire de l’irrigation du Khorezm depuis l’antiquité jusqu’à nos jours], Tachkent : AN UzSSR, 1957 ; 313 p.
- Hamidov 1995 : H. Hamidov, *Rukopisnoe nasledie Berdaha* [L’héritage manuscrit de Berdaq], Noukous : Bilim, 1995 ; 228 p.
- Ivanov 1934 : P. P. Ivanov “Materialy k izučeniû istorii Karakalpakov [Matériaux pour l’étude de l’histoire des Karakalpaks]” dans : *Karakalpakiiâ : trudy pervoj*

- konferencii po izučeniû proizvoditel'nyh sil Karakalpakskoj ASSR* [Karakalpakie : travaux de la première conférence sur l'étude des forces productrices de la RSSA du Karakalpakistan], Leningrad : AN SSSR, 1934 ; vol. II, pp. 178-200
- Ivanov 1940 : P. P. Ivanov, *Arhiv hivinskih hanov XIX veka : issledovanie i opisanie dokumentov s istoričeskim vvedeniem* [Les archives des khans de Khiva du XIX^e siècle : description et analyse des documents avec une introduction historique], Leningrad : AN SSSR, 1940 ; 288 p.
- Ivanov 1945 : P. P. Ivanov, "Novye dannye o Karakalpakah [Nouvelles données sur les Karakalpaks]", *Sovetskoe vostokovedenie* [Orientalisme soviétique], n°3, 1945 ; pp. 59-79.
- Kamalov 1968 : S. K. Kamalov, *Karakalpaki v XVIII-XIX vekah : k istorii vzaimootnošenij s Rossiej i sredneaziatskimi hanstvami* [Les Karakalpaks aux XVIII^e-XIX^e siècles : contribution à l'histoire de leurs relations avec la Russie et les khans d'Asie centrale], Tachkent : Fan, 1968 ; 325 p.
- Kaul'bars A. V., *Nizov'â Amudar'i, opisannyâ po sobstvennym issledovaniâm v 1873* [Le delta de l'Amou Darya décrit d'après les observations de l'auteur en 1873], St.-Pétersbourg, 1881 ; 630 p. (*Zapiski Imperatorskogo russkogo geografičeskogo obščestva po obšej geografii* [Mémoires de la Société impériale russe de géographie], vol. IX).
- Kosbergenov 1958 : R. Kosbergenov "Položenie karakalpakskogo naseleniâ v Hivinskom hanstve v konce XIX-načala XX vv. [La situation de la population karakalpake dans le khanat de Khiva à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle]", *THAEE*, vol. III, Moscou : AN SSSR, 1958 ; pp. 207-269.
- Levšin 1996 [1832] : A. Levšin, *Opisanie kirgiz-kazač'ih, ili kirgiz-kajsackih ord i stepej* [Description des steppes et des hordes kirghizes-kazakes], Almaty : Sanat, 1996 ; 654 p.
- Materialy 1935 : *Materialy po istorii karakalpakov* [Matériaux sur l'histoire des Karakalpaks], Moscou-Leningrad : AN SSSR, 1935 ; 299 p. (*Trudy Instituta vostokovedeniâ AN SSSR* [Travaux de l'Institut d'orientalisme de l'Académie des sciences d'URSS], vol. VII).
- Morozova 1954 : A. S. Morozova, *Kul'tura domašnego byta Karakalpakov načala XX veka : k voprosu ètnogeneza. Dissertaciâ na soiskanie učenoj stepeni kandidata istoričeskih nauk* [La culture de la vie quotidienne des Karakalpaks au début du XX^e siècle. Dissertation pour l'obtention du titre du candidat ès sciences historiques], Tachkent, 1954 ; 255 p.
- Nurmuhamedova 1984 : I. Nurmuhamedova, "Tradicionnoe i novoe v bračnyh otnošeníâh Karakalpakov [Traditions et innovations dans les relations matrimoniales chez les Karakalpaks]", *Vestnik KKF AN UzSSR*, n° 3, 1984, pp. 56-63.
- Ötemisov 1972 : A. Utemisov, "Rybolovstvo [La pêche]" dans : Ždanko T. A. (Ed.), *Hozâjstvo Karakalpakii v XIX-načala XX vv.* [L'économie du Karakalpakistan au XIX^e et au début du XX^e siècle], Tachkent : Fan, 1972 ; pp. 119-126.
- Ötemisov 1979 : A. Ötemisov, *Qaraqalpaqstan balyqšylary* [Les pêcheurs du Karakalpakistan], Noukous : Karakalpakistan, 1979 ; 66 p.

- Šalekenov 1958 : U. Šalekenov, “Byt karakalpakskogo krest’ânstva Čimbajskogo rajona v prošlom i nastoâšem [La vie de la paysannerie karakalpake de la région de Šymbaj dans le passé et dans le présent]”, *THAEE* vol. III, Moscou : AN SSSR, 1958 ; pp. 269-370.
- Šalekenov 1966 : Šalekenov U. H., *Kazahi nizov’ev Amudar’i : k istorii vzaimootnošenij narodov Karakalpakii v XVIII-XX vv.* [Les Kazaks du delta de l’Amou Darya : contribution à l’histoire des relations des peuples de la Karakalpakie aux XVIII^e-XX^e siècles], Tachkent : Fan, 1966 ; 326 p.
- Sarybaev 2000 : M. Sarybaev, “Velikij perelom i tragediâ dehkanskih hozâjstv v Karakalpakii 1929-1931 gg. [Le grand tournant et la tragédie des agriculteurs en Karakalpakie, 1929-1931]”, *Vestnik KKF AN UzSSR*, n° 6-7, 2000 ; pp. 61-62.
- Tilewmuratov 1994 : M. Tilewmuratov, *Qaraqalpaq poezijasy – tarijhyj derek* [La poésie karakalpake : une source historique], Noukous : Karakalpakistan, 1994 ; 342 p.
- Tolstov 1962 : S. P. Tolstov ; T. A. Ždanko et als. (Eds.), *Narody Srednej Azii i Kazahstana* [Les peuples de l’Asie centrale et du Kazakstan], Moskva : AN SSSR, 1962 ; 2 vols.
- Tolstov 1964 : Tolstov S. P. ; Ždanko T. A. et als. (Eds.), *Očerki istorii Karakalpakskoj ASSR* [Études sur l’histoire de la RSSA du Karakalpakistan], Tachkent : Fan, 1964 ; 2 vols.
- Tolstova 1959 : L. S. Tolstova, *Karakalpaki Ferganskoj doliny : istoriko-ètnografičeskij očerk* [Les Karakalpaks de la vallée du Ferghana : description historique et ethnographique], Noukous : Karakalpakistan, 1959 ; 183 p.
- Tolstova 1961 : L. S. Tolstova, “Nekotorye svedeniâ o buharskih karakalpakah [Quelques données sur les Karakalpaks de Boukhara]”, *Vestnik KKF AN UzSSR*, n° 1, 1961, pp. 27-39.
- Tolstova 1963 : L. S. Tolstova, *Karakalpaki za predelami Horezmskogo oazisa v XIX-načale XX v.* [Les Karakalpaks hors de l’oasis du Khorezm au XIX^e et au début du XX^e siècle], Tachkent : KKGIZ, 1963 ; 227 p.
- Tolstova 1964 : L. S. Tolstova, “Karakalpaki ferganskije, samarkandskie, buharskie, syrdar’inskie i ural’skie s načala XIX v. do Oktâbrskoj revolücii [Les Karakalpaks du Ferghana, de Samarkand, de Boukhara, de la région du Syr Darya et de l’Oural depuis le début du XIX^e siècle jusqu’à la révolution d’Octobre]”, dans : Tolstov 1964 : I, pp. 281-334.
- Tolstova 1984 : L. S. Tolstova, *Istoričeskie predaniâ Ūžnogo Priaral’â* [Les traditions historiques du sud de l’Aral], Moscou : Nauka, 1984 ; 245 p.
- Zadyhina 1952 : K. L. Zadyhina, “Uzbeki del’ty Amu-dar’i [Les Ouzbeks du delta de l’Amou Darya]”, *THAEE*, vol. I, Moscou : AN SSSR, 1952 ; pp. 319-426.
- Zadyhina 1958 : K. L. Zadyhina, “Kul’tura i byt uezbekov Kipčakskogo rajona Kara-Kalpakskoj ASSR [La culture et la vie quotidienne des Ouzbeks de la région de Qypšaq, Karakalpakistan]”, *THAEE*, vol. III, Moscou : AN SSSR, 1958 ; pp. 761-809.
- Ždanko 1950 : T. A. Ždanko, *Očerki istoričeskoj ètnografii karakalpakov* [Essais d’ethnographie historique des Karakalpaks], Moscou – Lenigrad : AN SSSR, 1950 ; 169 p.

- Ždanko 1952 : T. A. Ždanko, “Karakalpaki Horezmskogo oazisa [Les Karakalpaks de l’oasis du Khorezm]”, *THAEE*, vol. III, Moscou : AN SSSR, 1958 ; pp. 207-269.
- Ždanko 1958 : T. A. Ždanko, “Byt kolhoznikov-pereselencev na vnov’ osvoennyh zemlâh drevnego orošeniâ Karakalpakii [La vie des colons sur les anciennes terres d’irrigation mises à nouveau en valeur]”, *THAEE*, vol. II, Moscou : AN SSSR, 1958 ; pp. 705-761.
- Ždanko 1959a : T. A. Ždanko, “Raboty Karakalpaksckogo ètnografičeskogo otrâda v 1956 g. [Travaux de l’équipe ethnographique karakalpake en 1956]”, *Polevye issledovaniâ Horezmskoj èkspedicii v 1954-1956 gg.* [Études de terrain de l’Expédition du Khorezm en 1954-1956], fasc. I, Moscou : AN SSSR, 1959 ; pp. 190-208.
- Ždanko 1959b : T. A. Ždanko, “Novye materialy po patriarhal’nym perežitkam v zemel’no-vodnoj obšine Srednej Azii [Nouvelles données sur les survivances patriarcales dans la communauté d’irrigation en Asie centrale]”, dans : *Materialy vtorogo sovešaniâ arheologov i ètnografov Srednej Azii* [Matériaux de la deuxième réunion des archéologues et des ethnographes d’Asie centrale], Moscou : AN SSSR, 1959 ; pp. 99-106.
- Ždanko 1960 : T. A. Ždanko, “Raboty Karakalpaksckogo ètnografičeskogo otrâda Horezmskoj èkspedicii v 1957 g. [Travaux de l’équipe ethnographique karakalpake de l’expédition du Khorezm en 1957]”, *Polevye issledovaniâ Horezmskoj èkspedicii v 1957 gg.* [Études de terrain de l’Expédition du Khorezm en 1957], fasc. IV, Moscou : AN SSSR, 1960 ; pp. 146-170.
- Ždanko 1997a : Ždanko T. A., “Ètnografičeskie issledovaniâ i ètnografy Horezmskoj èkspedicii [Les recherches ethnographiques et les ethnographes de l’expédition du Khorezm]”, *Ètnografičeskoe obozrenie* [Journal d’ethnographie], 1997, n° 1, pp. 70-85 ; partie 1.
- Ždanko 1997b : Ždanko T. A., “Ètnografičeskie issledovaniâ i ètnografy Horezmskoj èkspedicii [Les recherches ethnographiques et les ethnographes de l’expédition du Khorezm]”, *Ètnografičeskoe obozrenie* [Journal d’ethnographie], 1997, n° 7, pp. 15-33 ; partie 2.
- Žilina 1989 : Žilina A. N., “Tradicionnye poseleniâ Horezmskogo oazisa”, dans : *Ètničeskaâ istoriâ i tradicionnaâ kul’tura narodov Srednej Azii i Kazahstana* [Histoire ethnique et culture traditionnelle des peuples de l’Asie centrale et du Kazakstan], Noukous, 1989 ; pp. 97-112.
- Žumašev 2000 : A. Žumašev, “Karakalpakistanda kollektivlestiriw dâwiri : tarijx betleri [La collectivisation au Karakalpakistan : quelques pages d’histoire]”, *Vestnik KKF AN UzSSR*, n° 6-7, 2000 ; pp. 63-64.